Historique du 137e régiment d'infanterie 1813-1814 – Auteur : Jaquin, lieutenant – Imp. L.P. Gouraud, Fontenay-le-Comte - 1890 – Bibliothèque municipale de Lyon/numelyo – cote : 378051 – Droits : licence ouverte – saisie : 2024

# HISTORIQUE

# DU REGIMENT D'INFANTERIE

# REDIGE SOUS LES AUSPICES DU COLONEL VATON

d'après les documents de la section historique et des archives administratives du ministère de la guerre

par

## LE LIEUTENANT JAGUIN

A MES CHEFS, A MES CAMARADES

*Au moment où le numéro de notre Régiment vient prendre place dans l'Histoire Militaire, l'épopée impériale touche à sa fin.*
*On est en 1813.*
*Toute l'Europe va se liguer contre la France. Les peuples que les Victoires d'une armée, maintenant ensevelie sous les neiges de la Russie, avaient jusque là liés à notre fortune et tenus sous nos lois, vont se réunir pour écraser leur vainqueur sous le nombre et la trahison.*
*Des Français que notre gloire a faits rois ou princes portent les armes contre leur patrie. L'armée n'a plus d'anciens soldats ; elle ne compte dans ses rangs que des adolescents, des enfants, et c'est avec eux que l'Empereur Napoléon, par son génie et par l'ascendant qu'il exerce sur l'ennemi et sur les siens, tiendra tête aux nations coalisées et inscrira sur les étendards de ses jeunes Régiments les noms immortels de* LÜTZEN, BAUTZEN, HANAU.

*Après avoir apporté son contingent de gloire et de suprêmes dévouements dans les grandes luttes de 1813 et de 1814, le Régiment est disséminé dans des corps de formations nouvelles, et son numéro ne réapparaît que 56 ans plus tard, en 1870, quand le sol de notre pays est souillé par l'étranger : les vieilles troupes de l'Alma, de Sébastopol, de Magenta, de Solférino et de la conquête algérienne ; celles qui venaient de montrer fièrement nos trois couleurs en Chine, en Syrie, au Mexique, succombant sous le nombre et le malheur, étaient prisonnières.*
*Comme en 1813, la Patrie appelle tous ses enfants et le 137e, créé à la dernière période de la lutte, va être placé à un poste d'honneur, à la défense de Paris qui, pendant quatre mois et demi, saura tenir les Allemands en respect et déconcertera un ennemi impatient d'en finir plus vite avec des soldats de la veille qui ne déposèrent les armes qu'après avoir tiré leur dernière cartouche, mangé leur dernier morceau de pain et supporté les dernières misères.*
*Supprimé de nouveau après la dernière guerre, le 137e n'est reconstitué que le 24 juillet 1873, date à laquelle il fait partie des nouvelles forces qu'une loi de réorganisation générale de l'armée venait de créer.*
*Depuis lors, un de ses bataillons est allé en Tunisie prendre part à la conquête de cette vieille terre carthaginoise devenue une de nos plus belles provinces coloniales.*
*L'histoire du Régiment est notre patrimoine commun : chacun de nous hérite d'une part dans ses bonnes comme dans ses mauvaises heures. Si les premières ont permis d'écrire sur notre Drapeau les noms glorieux qu'il porte dans ses plis, les autres ont mis à sa hampe un crêpe qu'il nous appartient de faire tomber.*

*Fontenay-le-Comte, juin 1890.*

Historique du 137e régiment d'infanterie 1813-1814 – Auteur : Jaquin, lieutenant – Imp. L.P. Gouraud, Fontenay-le-Comte - 1890 – Bibliothèque municipale de Lyon/numelyo – cote : 378051 – Droits : licence ouverte – saisie : 2024

## PÉRIODE DU PREMIER EMPIRE

## 1813 -1814

———

Avant d'aborder le récit des faits auxquels a pris part le Régiment, il est nécessaire d'indiquer, au point de vue tactique comme au point de vue administratif, les principes appliqués aux différentes périodes de son existence. Raconter ses actes sans faire connaître, sommairement au moins, le milieu dans lequel il a vécu, sans donner quelques indications sur ses procédés de combat et ses moyens de vivre, serait entrer dans le sujet en négligeant des éléments sans lesquels une conception nette ne saurait s'établir.

## ORIGINE DES COHORTES ET FORMATION DU RÉGIMENT

Lors de la formation des demi-brigades de bataille, sous la Révolution, la création d'une 137e demi-brigade avait été résolue, mais le 1er bataillon du 74e Régiment (ancien Beaujolais) qui devait en former le noyau ne fut pas amalgamé avec les bataillons de volontaires et constitua, le 5 nivôse an V, la 70e demi-brigade de deuxième formation.
Notre véritable origine ne remonte donc qu'à 1813, et c'est bien de cette époque que sont datés nos premiers parchemins.

Avant de s'engager à l'autre extrémité de l'Europe, d'aller attaquer la Russie, **NAPOLÉON** Ier avait laissé sur le territoire français des forces capables de le garder et pouvant prendre place dans l'armée, si besoin en était. D'un nom emprunté à la Rome des Césars on les appela cohortes.
Le 13 mars 1812, un décret réduisait l'effectif du contingent et organisait une garde nationale divisée en trois bans : le premier comprenait les jeunes gens de 20 à 26 ans, des classes de 1807 à 1812 et n'ayant pas encore servi ; les deux autres étaient formés des hommes de 26 à 10 ans et de 10 à 60 ans.
Le lendemain, un autre décret appelait sous les armes les six classes du 1er ban, pour constituer 88 cohortes.
Chaque cohorte était organisée par département dont elle portait, en même temps qu'un numéro d'ordre, le nom ou celui des départements ayant, en commun, contribué à sa formation. Elle comprenait 6 compagnies de fusiliers à 110 hommes, une compagnie de dépôt et une compagnie d'artillerie de 100 hommes chacune. La tenue était celle de l'infanterie de ligne, avec des boutons de métal blanc timbrés d'un aigle éployé et portant ces mots : *1er ban de la garde nationale*. Les officiers et les sous-officiers provenaient, soit des anciens militaires en retraite ou même en réforme, soit d'éléments pris dans la garde nationale et ayant compté à des bataillons actifs. Bientôt prise d'un bel élan, cette réserve intérieure n'allait pas tarder à manifester ses sentiments belliqueux et à revendiquer ses droits à l'honneur de combattre. Un ardent désir de prendre part à la campagne se manifesta dans ses rangs et les cohortes envoyèrent à l'Empereur de patriotiques adresses qu'enregistra le *Moniteur*.
Le sénatus-consulte du 11 janvier 1813, enleva les 88 cohortes à la garde nationale pour les incorporer dans l'armée active. Elles devaient se mettre route 24 heures après en avoir reçu l'ordre, les unes pour Paris et Lyon, les autres pour Mayence, Wesel, Hambourg, Osnabrück, Vérone, Puycerda et y être réunies, 4 par 4, en 22 régiments de ligne qui allaient prendre les numéros 135 à 156.

Le 137e, formé à Vérone, était composé de quatre cohortes :

| Nos DES COHORTES | DÉPARTEMENTS QUI LES FORMAIENT |
|---|---|
| 2e | Rome et Trazimène. |
| 84e | Apennins et Pô |
| 85e | Gênes et Montenotte. |
| 86e | Arno, Ombrone et Méditerranée. |

Chacun des nouveaux Régiments comprenait quatre bataillons de guerre à six compagnies de 140 hommes et un bataillon de dépôt constitué à l'aide des quatre anciennes compagnies de dépôt des cohortes concourant à la formation des corps nouveaux. Le complet du Régiment devait être de 3 920 hommes. Les compagnies d'artillerie qui, au reste, n'avaient jamais eu avec les cohortes qu'un rattachement purement administratif, furent supprimées et incorporées dans l'artillerie de l'armée.

## CRÉATION DU IV, PUIS DU XIIe CORPS D'ARMÉE

Un décret impérial du 12 mars 1813, ayant organisé les forces qui occupaient le territoire italien, celles-ci constituèrent, en vertu de ce décret, le 4e corps de la Grande Armée. Il comprenait trois divisions françaises, portant les numéros 12, 13 et 14, placées respectivement sous les ordres des généraux **MORAND, PACTHOD** et **LORENCEZ**, et une division italienne ayant pour chef le général **PEYRI** ; une division de cavalerie et 80 bouches à feu le complétaient. Les divisions françaises comptaient ensemble 2 régiments de cohortes, 2 vieux régiments, l'un à 4, l'autre à 5 bataillons, 16 bataillons de conscrits de 1813 mêlés d'un petit nombre de conscrits de 1812, 3 bataillons de Napolitains et 2 de Croates. Toutes armes comprises, le corps d'armée était fort de 42 500 hommes. Le général **BERTRAND** en était le commandant en chef.
Six semaines après ce décret, et au moment d'entrer en campagne, l'Empereur créa, pour le maréchal **OUDINOT**, un 12e corps d'armée en dédoublant le 4e : cette nouvelle unité comprenait les 13e et 14e divisions françaises et une division bavaroise.

## ORGANISATION DU RÉGIMENT

Le 137e faisait partie de la 11e de division et de la 1re brigade de cette division. Commandée, au début, par le général **LECLERC des ESSARTS,** la brigade fut primitivement composée des 52e et 137e d'Infanterie de ligne, mais le groupement des corps de troupe par brigade demeura subordonné, pendant toute la campagne, aux nécessités du moment et leur association à la volonté du général en chef ; aussi ne faut-il voir dans cette première formation de brigade qu'un renseignement purement documentaire.
Placé sous les ordres du colonel **GAILLARD**, qui le commanda jusqu'à sa dissolution, le Régiment présentait, quelques jours après sa formation, à la date du 15 mars 1813, la composition suivante dans son organisation de guerre :

Colonel commandant : **GAILLARD**.

Major : **OLIVET**.

## EFFECTIF

| | Présents | | Aux Hôpitaux | | Effectif total |
|---|---|---|---|---|---|
| | Officiers | Troupe | Officiers | Troupe | |
| 1er bataillon : commandant VILLIEN | 18 | 678 | « | 10 | 704 |
| 2e bataillon : commandant BOURSIN | 18 | 227 | « | 45 | 620 |
| 3e bataillon : commandant STAGLIENO | 18 | 680 | « | 27 | 725 |
| 4e bataillon : commandant DUCHOQUE | 18 | 628 | « | 47 | 693 |
| | | | | | 2742 |

Avant d'entrer en campagne, le 137e recevra des renforts qui porteront le nombre des hommes de troupe à *3310*, presque tous disponibles (situation du 14 mai 1813).
Sept mois après, les pertes qu'il aura subies ramèneront son effectif à *360* hommes (situation du 1er décembre 1813).
Constitué dans le principe à 4 bataillons, un décret impérial du 17 juin 1813, réduit le Régiment à 3 bataillons : les soldats du 4e sont versés dans les trois autres et son cadre retourne en Italie pour y recevoir des troupes de nouvelle levée destinées à défendre notre territoire transalpin envahi. Le dépôt, resté à Vérone après le départ du Régiment pour la Grande Armée, s'organise lui-même en bataillon de guerre et devient 5e bataillon. Ces deux dernières unités, réunies sous un même commandement, forment, au commencement de 1814, un autre 137e ayant une existence propre et combattant en Italie pendant que son aîné est enfermé dans les murs de Mayence.
Chaque bataillon était constitué à 6 compagnies dont 2 d'élite auxquelles une décision impériale du 7 août 1813 alloue une solde spéciale.

## HABILLEMENT

Le décret impérial du 19 janvier 1812, apportant des modifications à l'habillement des troupes, est celui qui règle la tenue du Régiment : – les officiers abandonnent les bottes à revers pour prendre celles à la hussarde ; les compagnies de grenadiers substituent le shako garni de chevrons écarlates au bonnet à poil ; les tambours-majors, les tambours et les cornets sont habillés à la livrée de l'Empereur ; l'habillement des sous-officiers et soldats est composé d'un habit-veste à revers carrés, d'un gilet à manches, d'un pantalon de tricot, d'une capote, d'un shako et d'un bonnet de police ; les guêtres sont diminuées de hauteur et n'emboîtent plus le genou. Les marques distinctives des compagnies sont les suivantes :

| | | Grenadiers | Fusiliers | Voltigeurs |
|---|---|---|---|---|
| Fond de l'habit | | bleu | bleu | bleu |
| Collet | Fond | écarlate | écarlate | chamois |
| | Liseré | bleu | bleu | bleu |
| Epaulettes | Fond | rouge | bleu | chamois |
| | Liseré | « | écarlate | bleu |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Revers | Fond | blanc | blanc | blanc |
| | Liseré | écarlate | écarlate | écarlate |
| Parements | Fond | écarlate | écarlate | écarlate |
| | Liseré | blanc | blanc | blanc |
| Pattes | Fond | bleu | bleu | bleu |
| | Liseré | écarlate | écarlate | écarlate |
| Poches figurées | Forme | en long | en long | en long |
| | Liseré | écarlate | écarlate | écarlate |
| Retroussis | Fond | blanc | blanc | blanc |
| | Liseré | blanc | blanc | blanc |
| Doublures | Fond | toile | toile | toile |
| | Liseré | cadis blanc | cadis blanc | cadis blanc |
| Ornements | Espèce | grenade | N couronnés | cor de chasse |
| | Couleur | rouge | bleu | chamois |
| Boutons | Forme | plate | plate | plate |
| | Couleur | jaune | jaune | jaune |
| | Ornement | N° | N° | N° |

Les nouveaux Régiments avaient obtenu, par un décret du 21 février, une somme de 16 francs pour chacun des hommes originairement appelés à composer les cohortes du 1er ban de la garde nationale. Cette somme, versée à la masse individuelle de chaque soldat, devait être employée à compléter ses effets de linge et chaussure. De plus, une gratification de 2 500 paires de souliers et une somme de 20 000 francs, à titre de secours, étaient allouées à la masse d'habillement pour opérer dans l'uniforme des corps les changements que nécessitait la nouvelle organisation. Au moyen de cette somme, les conseils d'administration devaient recompléter sur le champ le sac de chaque soldat en effets de petit équipement, de manière que chacun d'eux eût trois chemises, deux paires de souliers, non compris celles qui étaient accordées en gratification, et un sac à distribution.

## DESCRIPTION DU FUSIL DE MUNITION

Le fusil modèle 1802 avait 16 millimètres de calibre, ce qui correspond à 14 balles à la livre ; il avait 1 mètre 52 centimètres de longueur et pesait 4 kilos 650 grammes. Sa baïonnette, mesurée de l'une à l'autre extrémité, avait 42 centimètres et pesait 306 grammes. Muni de sa baïonnette, le fusil avait donc 1 mètre 94 centimètres de long et pesait 4 kilos 956 grammes. Les voltigeurs, en principe, devaient se servir d'une arme dont le canon était plus court de 11 centimètres. Le but en blanc était à 120 mètres ; très meurtrier à 210 mètres, le fusil frappait encore à 600 mètres ; la cartouche pesait 36 grammes ; chaque soldat en portait 70. On pouvait tirer 60 coups sans interruption dans l'espace de 30 minutes et même de 20 sans avoir besoin de laver le canon ; mais sur 6 ou 7 coups, un au moins ratait.

## SOLDE

Les allocations en deniers des officiers et de la troupe sont réglées par le décret du 1er janvier 1811. Nous les donnons ici, aussi bien pour faire connaître les tarifs de solde d'alors, que pour indiquer la composition du Régiment en gradés de chaque catégorie :

## OFFICIERS

Solde mensuelle avec ou sans vivres de campagne.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Etat-major** | | | |
| Colonel | en premier | 416,66 | Plus 1 800 francs de frais de représentation |
| | en second | 400,00 | |
| Major | en premier | 358,33 | |
| | en second | 333,33 | |
| Chef de bataillon | | 300,00 | |
| Adjudant-major | | 166,66 | |
| Quartier-maître trésorier | | 100,00 | |
| Officier payeur | | 100,00 | |
| Porte-aigle | | 104,16 | |
| Aumônier | | 100,00 | |
| Chirurgien | | | variable avec le temps de service |
| **Compagnies** | | | |
| Capitaine | 1re classe | 200,00 | |
| | 2e classe | 166,66 | |
| | 3e classe | 150,00 | |
| Lieutenant | 1re classe | 104,16 | |
| | 2e classe | 91,66 | |
| Sous-lieutenant | | 83,33 | |

Ancestramil

## SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS

| | | Solde journalière avec vivres de campagne | Solde journalière sans vivres de campagne |
|---|---|---|---|
| **Petit état-major** | | | |
| | Adjudant sous-officier | 1,60 | 1,75 |
| | Vaguemestre (en temps de guerre) | 1,66 | « « « |
| | 2e et 3e porte-aigle | 0,80 | 0,95 |
| | Tambour-major | 0,80 | 0,95 |
| | Caporal-tambour | 0,55 | 0,70 |
| | Musicien | 0,55 | 0,70 |
| | Maître-ouvrier, prévôt | 0,30 | 0,45 |
| **Compagnies d'élite** | Sergent-major | 0,85 | 1,00 |
| | Sergent-fourrier | 0,72 | 0,87 |
| | Caporal | 0,50 | 0,65 |
| | Grenadier, carabinier, voltigeur | 0,35 | 0,50 |
| | Tambour | 0,45 | 0,60 |
| **Compagnies du centre** | Sergent-major | 0,80 | 0,95 |
| | Sergent-fourrier | 0,62 | 0,77 |
| | Caporal | 0,45 | 0,60 |
| | Fusilier | 0.30 | 0,45 |
| | Tambour | 0,40 | 0,55 |
| | Enfant de troupe | « « « | 0,20 |

Mais ces tarifs ne furent pas toujours appliqués durant la période de 1813-1814 : la solde, en effet, n'était pas payée régulièrement et les généraux en chef s'en plaignaient quelquefois. Le 13 septembre 1813, le maréchal **NEY**, commandant de l'armée dont fait partie le 137e, écrit au Major Général : « Il serait essentiel de payer un mois de solde aux officiers, la classe la plus malheureuse de l'armée ». La situation du 1er au 2 janvier 1814 de la place de Mayence où se trouve le Régiment,

mentionne que « la solde est due aux officiers supérieurs depuis le 1er aoust, aux officiers subalternes depuis le 1er octobre, à la troupe depuis le 1er juin ».

## ALIMENTATION

Dès le début de la guerre, l'Empereur, prévoyant les difficultés qui allaient surgir de ce côté, avait eu particulièrement souci de l'alimentation de ses troupes : « ……. surtout prenez des mesures pour que vos vivres soient assurés, écrivait-il de Saint-Cloud, le 12 avril au général **BERTRAND**. Chargez tous vos caissons de farine, puisqu'ils en peuvent porter jusqu'à 18 quintaux et qu'ils ne pourraient porter qu'un millier de rations de pain.
L'administration de la guerre avait fixé les droits aux vivres à 730 grammes de pain, bien que l'article 26 du règlement de campagne en portât le poids à 860 grammes (*Correspondance de 1813 - 5 août),* à 30 grammes de riz et à 210 grammes de viande ; mais bientôt les difficultés de réquisition, l'appauvrissement du pays sur lequel vivaient les belligérants obligèrent encore à réduire la ration.
Dans une lettre datée de Dahme, le 14 juin 1813, le général de division **PACTHOD**, commandant provisoire du corps d'armée auquel comptait le Régiment, écrivait au Major Général : « V. A. S. a ordonné que l'on tirât des vivres de la basse Lusace, mais ce pays est épuisé de toutes les ressources locales et de tous les moyens de transport, au point que tous les soirs du commissaire-ordonnateur en chef ont à peine pu produire la demi-ration de pain par jour pour le corps d'armée dans les rentrées les plus fortes. Souvent les troupes n'ont eu que six onces .... »
Le 11 septembre, le comte **DARU**, directeur général de l'administration de la Grande Armée, envoyait l'ordre suivant à l'intendant général comte **DUMAS** : ».

« Dresde, 11 septembre 1813.

» Monsieur le Comte, »

L'Empereur à qui j'ai fait connaître la faiblesse de nos ressources en farine, a approuvé que la ration du soldat fût composée jusqu'à nouvel ordre de trois éléments, savoir : du pain, des pommes de terre et du riz.
Pain, 360 grammes ;
Riz, 60 grammes ;
Pommes de terre, 480 grammes ;
et que, dans cette distribution de 60 grammes de riz, devaient être compris les 30 grammes donnés comme légumes.
(N'est applicable qu'aux corps qui tirent leur subsistance de Dresde.)

*Signé*: DARU. »

Le lendemain, 12, cet ordre s'adressait à toute l'armée.
Malgré cette réglementation, il était impossible d'en appliquer la teneur ; quelques jours après, les plaintes se renouvelaient encore : « Le pain, dit un général, devrait être de farine et je n'ai pas même du seigle *(Correspondance de 1813 -18 septembre)* ».

Logées chez l'habitant, circonstance rare dans cette dure campagne, les troupes avaient droit aux allocations suivantes, réglées par un ordre du jour du 14 juin 1813 :

*Règlement pour la subsistance des troupes françaises et alliées et le traitement des officiers de tout grade, logés chez l'habitant, dans la Saxe, à dater du 15 juin 1813.*

Art. 1er. – MM. les Officiers généraux et les Colonels doivent pourvoir à leur table au moyen de leurs appointements et de leurs traitements ; ils n'ont aucun droit à être nourris par l'habitant et n'en doivent recevoir que le logement, le feu et l'éclairage.

Art. 2. – Les Officiers, jusqu'au grade de Chef de Bataillon inclusivement, qui sont nourris chez l'habitant, doivent se contenter de la table de leurs hôtes et ne peuvent, dans aucun cas, exiger au delà de ce qui suit, savoir :

*Déjeûner*. La soupe, ou du pain et du beurre.
*Dîner.* – La soupe, le bouilli, avec des légumes et du rôti ou du ragoût ; une demi-bouteille de vin ou une bouteille de bière.
*Souper*. – Du rôti, un plat de légumes, une demi-bouteille de vin ou une bouteille de bière.

Art. 3. — Les Sous-Officiers et Soldats qui sont nourris par l'habitant, lorsqu'ils ne reçoivent pas les vivres des magasins, ne peuvent exiger de leur hôte que ce qui suit, savoir :

*Déjeuner.* – Un demi-plat de légumes.
*Dîner.* – La soupe, demi-livre de viande (poids de France) avec des légumes et une bouteille de bière.
*Souper*. – Un plat de légumes.

Si les Officiers et Soldats reçoivent les vivres des magasins, ils ne doivent pas être nourris par les habitants.
Défense est faite de faire nourrir les domestiques par les habitants.

Au Quartier Général impérial à Dresde, le 14 juin 1813.

*Le Prince, Vice-Connetable, Major Général,*

*Signé* : **ALEXANDRE**.

Pour ampliation :

*Le Général de Division, Chef de l'Etat-Major,*
Signé : Comte **MONTHION**.

Lorsque les événements conduiront le Régiment dans les murs de Mayence, il se trouvera dans une place bien approvisionnée et largement pourvue de toutes les denrées nécessaires à un long siège. Les allocations et les distributions sont réglées par un ordre du gouverneur de la place du 17 janvier 1814 et ainsi fixées :
« Les distributions auront lieu tous les 4 jours aux lieux indiqués par le commandant d'armes. La distribution des vivres est fixée, jusqu'à nouvel ordre, ainsi qu'il suit, savoir :

Pain : 3 kilog. ou 6 livres ;
Vin : 3 litres ;
Viande fraîche : 192 grammes ;
Bœuf salé : 148 grammes ;

Porc salé : 48 grammes ;
Sel : 4/60 de kilogr. ou de litre ; 4/30 de litre ;
Riz: 150 grammes ;
Riz en remplacement de salaison : 180 grammes ;
Légumes secs en remplacement de salaison : 180 grammes. »

Ces quantités seront les mêmes, à fort peu de choses près, pendant toute la durée du blocus.

## TACTIQUE

En prévision d'une guerre où une infanterie jeune et sans instruction ni éducation allait se trouver exposée aux charges d'une cavalerie nombreuse dont la nôtre ne pouvait plus contrebalancer les avantages, **NAPOLÉON** avait donné au général **BERTRAND** de sages instructions sur la marche à suivre dans le dressage des nouveaux Régiments et sur les procédés de combat à leur inculquer. Voici une lettre qu'il lui écrivait de Paris le 2 mars 1813, quelques jours avant de décréter l'incorporation du 137e dans son corps d'armée :

« Monsieur le comte Bertrand, recommandez aux généraux qui commandent vos divisions, qu'on fasse faire aux troupes l'exercice à feu deux fois par semaine ; que deux fois par semaine elles tirent à la cible et, enfin, que trois fois elles fassent des manœuvres. On leur fera faire les colonnes d'attaque par bataillon, on les fera charger en colonne d'attaque et en se déployant sous le feu de la première division et faisant feu tout en arrivant sur la ligne de bataille. On formera également la colonne d'attaque, tandis que la division du centre commence le feu de file et se déploie sous le feu de file. Après cela on fera une charge de cent pas, battant la charge simplement sans fion ni variantes et on fera faire feu de file à tous les pelotons, à mesure qu'ils viendront se placer sur la ligne de bataille. Vous ordonnerez aussi qu'on fasse souvent la manœuvre de se mettre promptement en bataillon carré, en ployant derrière les dernières divisions du bataillon à distance de peloton et en faisant feu de file. C'est la manœuvre qu'il est le plus nécessaire que les colonels connaissent bien, car la moindre hésitation peut compromettre la troupe.
» Enfin, ordonnez que chaque compagnie de voltigeurs soit instruite à former promptement le carré et à faire sur le champ feu de file, afin qu'étant en tirailleurs ils puissent promptement se réunir et résister à la cavalerie. Faites donner la poudre nécessaire pour ces exercices et annoncez que ce sont ces manœuvres plus particulièrement que je ferai faire devant moi.

*Signé* : NAPOLÉON. »

Peu de jours après, il complétera ces ordres par d'autres prescriptions qui achèveront de rendre précis et exposeront nettement les principes tactiques que l'Empereur veut employer :

« Paris, 27 Mars 1813.

» Monsieur le comte Bertrand, le carré se forme indistinctement sur toutes les divisions d'une troupe en ligne, parallèlement ou perpendiculairement à cette ligne et selon les circonstances et la nature du terrain ; il y a, à la suite de l'Ordonnance, une instruction sur ce point, donnée, je crois, en 1805, qui ne laisse rien à désirer, mais il importe de la rendre familière aux troupes et de faire passer les serre-files sur le troisième rang, le carré étant formé et la cavalerie cherchant à l'enfoncer. Il convient qu'une compagnie de voltigeurs ait toujours une réserve sur laquelle elle se ralliera quand elle ne pourra, résister à une charge étant en tirailleurs.

» La colonne d'attaque se formera toujours d'après les principes de l'Ordonnance ; mais, si la ligne devait se porter en avant dans cet ordre, la première division ou division de tête de chaque colonne croiserait la baïonnette et, arrivées à la hauteur ou la ligne devra s'arrêter, ces mêmes divisions de tête ouvriront leurs feux de deux rangs et les colonnes se déploieront sous la protection de ce feu.
» Je désire, dans cette manœuvre, plus de promptitude que n'en indique le règlement, c'est-à-dire que chaque peloton doit commencer son feu en arrivant sur la ligne et qu'il faut supprimer les guides. »
Si l'on se trouvait dans le cas de se mettre en colonne d'attaque, le feu étant établi sur toute la ligne, on pourrait de même le faire sous la protection du feu des divisions de tête ; mais alors le chef de chaque bataillon fera prévenir, par son adjudant-major et ses adjudants, les chefs des pelotons des ailes du mouvement qu'ils devront exécuter, le roulement pour faire cesser le feu ne devant pas être ordonné. La charge ne doit jamais se battre qu'en présence de l'ennemi ou à la manœuvre et toujours de la manière la plus simple, c'est la plus imposante. L'instruction sur le tir à la cible est bonne ; il faut s'attacher à faire tirer beaucoup individuellement et donner un léger encouragement aux plus adroits. » (D'après la minute. *Archives de l'Empire*.)

Arrivé dans la période de la lutte, et l'insuffisance de la cavalerie se révélant de plus en plus, d'autres formations d'attaque sont prescrites et résumées dans un ordre daté de Lützen, le 2 mai 1813 : « Comme vous avez peu de cavalerie, dit Napoléon, votre marche doit se faire sur plusieurs lignes, s'emparant des villages et se plaçant, chaque division en trois ou quatre carrés de trois ou quatre bataillons éloignés de 3 à 100 toises, chaque carré croisant la mitraille et presque la fusillade ; les autres divisions en seconde ligne et en échelons ».

Plus tard, autant pour tromper l'ennemi sur la faiblesse de nos effectifs que pour introduire un procédé auquel l'Empereur songeait depuis quelque temps, une nouvelle prescription fut ordonnée et portée dans ces termes à la connaissance des généraux :

« Düben, 13 octobre 1813.

» J'ai pris hier un ordre du jour pour ordonner que toute mon infanterie fût placée sur deux rangs ; mettez-le sur le champ à exécution. Je ne veux plus qu'on soit sur trois rangs : le feu du troisième rang, la baïonnette du troisième rang sont insignifiants, et quand on se placera en colonne par division, chaque bataillon se trouvera former une colonne de six rangs, outre les trois rangs de serre-files. Cela est plus que suffisant et cela a le grand avantage qu'un bataillon de 500 hommes paraîtra à l'ennemi être de 750 hommes, ce qui surtout sera d'un très bon effet en ce moment, ou l'ennemi ne connaît pas cette nouvelle ordonnance et lui fera juger l'armée d'un tiers plus forte qu'elle n'est. Une heure après cet ordre que tout soit arrangé ainsi……....
……...
» *Signé* : NAPOLÉON.

Un officier de la Grande Armée, lieutenant à un régiment d'infanterie, le 156e, qui fit longtemps brigade avec le 13e, juge ainsi, dans ses mémoires, la nouvelle mesure adoptée : « Dans la ligne, écrit-il, l'innovation parut avantageuse pour les feux de file et ceux de peloton ou de bataillon (rarement employés d'ailleurs à la guerre), car le troisième rang qui devait, en théorie, échanger ses fusils contre ceux du second rang pour les recharger, ne s'acquittait bien de cette fonction qu'à l'exercice. Devant l'ennemi ce n'était plus qu'un *emmélage* qui n'était pas sans danger. De plus, le boulet avait moins de prise sur deux rangs que sur trois.

» Mais l'innovation nous sembla beaucoup moins heureuse pour les attaques à la baïonnette et surtout pour soutenir les charges de cavalerie, car alors le troisième rang devient un solide et précieux appui physique et moral et il était évident que son rôle nous aurait été fort utile dans ces vastes plaines contre une immense cavalerie. Sous ce rapport, nous éprouvions un peu l'impression d'un homme qui ôterait son paletot quand la bise souffle. Mais que faire ? C'était une nécessité ; nous le sentions bien, et il ne restait qu'à remplacer le rang manquant par un redoublement de fermeté ».
Tels sont les principes généraux qui furent appliqués par le Régiment dans la campagne de 1813-1814, tant en Allemagne qu'en Italie.

---

## CAMPAGNE DE 1813-1814

## EN ALLEMAGNE

---

### PREMIÈRE PÉRIODE

---

Le général **BERTRAND** avait organisé le corps d'armée dont l'Empereur lui avait confié le commandement avec un zèle et un soin infinis et les jeunes troupes qui le composaient étaient devenues dignes de prendre rang dans la Grande Armée.
Au témoignage des historiens c'était un des corps les mieux organisés « et le plus instruit, dit l'un d'eux, de ceux qui allaient composer la nouvelle armée ».
Le 10 mars 1813, le commandant en chef du 4e corps avait quitté son quartier général de Vérone et s'était mis en route vers l'Allemagne à la tête de la division **MORAND**, en suivant la vallée de l'Adige et en traversant le Tyrol ; la division italienne **PEYRI** marchait à deux ou trois jours en arrière ; les deux autres divisions françaises – les 13e et 14e – devaient se mettre en route quelque temps après et former une colonne isolée.
C'est dans celle-ci que se trouvait le Régiment.
La ligne d'étapes qu'elle empruntait était jalonnée par des villes dont quelques-unes avaient déjà entendu de près le bruit de nos victoires : Rivoli, Roveredo, Trente, Brixen, Innsbrück, Munich, Augsbourg, Neubourg, Nuremberg, Bamberg, en marquaient les points principaux, et on devait se concentrer dans les environs d'Iéna où sept ans plus tôt l'armée et la monarchie prussiennes s'étaient effondrées sous nos baïonnettes.
Une température exceptionnellement douce rendait les marches moins pénibles, l'état sanitaire était bon et l'instruction, que l'Empereur avait prescrit de continuer pendant la concentration, se poursuivait chaque jour : une fois l'étape faite, quelque repos pris, on faisait l'exercice, on tirait à la cible ou bien on répétait le passage de l'ordre en colonne à l'ordre carré et réciproquement par bataillon, mettant à exécution cette prescription que **NAPOLÉON** avait adressée aux chefs de corps : « le ploiement en bataillon carré par bataillon est la manœuvre la plus importante ; c'est le seul moyen de se mettre à l'abri des charges de cavalerie et de sauver tout un Régiment ».
En passant à Augsbourg, le corps d'armée y avait trouvé 3 000 recrues qui lui étaient destinées et qui furent incorporées dans les Régiments au prorata de leur effectif ; il y avait trouvé également son artillerie dirigée directement sur cette place pour le dispenser de la traîner à travers les Alpes, enfin l'argent nécessaire pour acheter 2 000 chevaux de trait en Bavière. Au fur et à mesure que les

différentes colonnes traversaient Augsbourg, elles y prenaient leur contingent de recrues et leurs canons, rechargeaient leur convoi, puis continuaient la route vers les points désignés. Le Régiment s'y renforça de 493 jeunes soldats venus de France.
Parties les dernières de Vérone, les 13e et 14e divisions reçurent, chemin faisant, l'ordre de hâter le pas et de rejoindre le plus promptement possible la division bavaroise du général **RAGLOVICH** pour former avec celle-ci le nouveau corps d'armée dont le commandement venait d'être donné au maréchal **OUDINOT** et qui allait prendre le numéro 12 dans la Grande Armée. Il fut constitué à la fin d'avril et comprenait 33 bataillons d'infanterie, 6 escadrons de cavalerie et 60 canons. La 14e division, commandée par le général **LORENCEZ**, était à 2 brigades fortes chacune de 6 bataillons, avec 14 canons de campagne. Le 137e, qui appartenait à la 2e brigade (général Gruyer) de cette division, était arrivé au point de rassemblement avec un effectif de 3 235 hommes, 52 étaient détachés et 162 aux hôpitaux.

Nous ne donnerons de la campagne qui va s'ouvrir que le récit des faits auxquels a pris part le Régiment. Souvent il ne marquera sa place dans les combats que par le chiffre des pertes qu'il y aura éprouvées ; souvent même ce renseignement fera défaut[1], mais il nous a été impossible de suppléer au silence des documents officiels que nous avons consultés et nous avons dû, pour tracer la carrière du Régiment, confondre, la plupart du temps, son rôle dans celui de la division ou du corps d'armée dont il faisait partie.

## OUVERTURE DE LA CAMPAGNE

Les débris de l'armée revenant de Moscou avaient reculé du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder et enfin de l'Oder sur l'Elbe où allaient se trouver réunis 200 000 soldats français ou alliés de la France, que **NAPOLÉON** avait le plan de jeter sur les armées ennemies : - une première victoire remportée, il les lancerait sur les places de l'Oder au secours de nos garnisons bloquées ; plus tard il les ferait rentrer vainqueurs dans Berlin, courrait avec eux au secours de Dantzig assiégé et signerait alors une paix glorieuse qui ferait oublier les cruels revers que nous venions de subir en Russie.

Par un ordre daté d'Ecartzberg, le 28 avril au soir, l'Empereur avait prescrit au maréchal **OUDINOT** d'occuper Iéna et d'en garder les débouchés avec tout son corps d'armée qui se trouvait en ce moment à mi-chemin de Rudolstadt et d'Iéna ; mais l'infanterie qui avait dû doubler les dernières étapes pour se trouver à temps au point de concentration, était fatiguée et le maréchal rendait compte, le 1er mai, qu'il arrivait à Kahla avec la tête de colonne, et que, bien qu'il ne fût qu'à environ deux lieues d'Iéna, il ne lui était pas possible d'y porter ses fantassins ; « ils ne pourraient y être, disait-il, que le lendemain seulement, mais de bon matin ». Seul, un escadron de cavalerie put aller garder les ponts de la ville pendant la nuit. Le 2 mai, la division **PACTHOD** avait effectué son mouvement en avant, mais la division **LORENCEZ** était restée dans ses positions de la veille à Burgau et à Kahla, observant les passages et servant, avec la 13e division, de réserve générale à l'armée qui remportait, dans cette mémorable journée, la belle victoire de Lützen.
Le lendemain, tout le corps d'armée rassemblé dans Iéna, marchait sur Dresde en longeant le pied des montagnes de Bohème et en passant par Pégau (4 mai), Altenburg (6 mai), Penig (7 mai), (Oederan (8 mai), Freyberg (9 mai). Le 11, on arrivait à Dresde.

1 « Les contrôles annuels du 137e pour 1813 et les feuilles d'appel des 2e et 3e trimestres de cet exercice ont été perdus, en même temps que sa comptabilité, le 21 octobre dans les défilés Freyburg, 2 jours après la bataille de Leipzig ». (Lettre du quartier- maître de l'ex-24e au Ministre de la guerre, jointe au 1er volume de la matricule de la troupe du 137e. -- Archives administratives du Ministère de la guerre.)

Cette route était celle qu'avait suivie une partie des colonnes russes après leur défaite du 2 mai ; le 12e corps les talonnait à une journée de marche et s'emparait de leurs traînards et de leurs malades. Dans une lettre qu'il écrivait le 8 mai au Major Général, le maréchal **OUDINOT** s'exprimait ainsi sur la tenue de ses troupes : « Le 12e corps a continué sa marche avec beaucoup de discipline et n'a pas excité une plainte, malgré la pénurie des vivres sur cette route qui a été pillée par l'ennemi ».
A Dresde, on trouva des dépôts d'infanterie nouvellement organisés et destinés à recevoir les hommes fatigués ou malingres. Chaque régiment devait désigner un officier supérieur pour les commander, et, une fois reposés et en état de se mettre en route, ils formeraient des bataillons de marche qui rejoindraient l'armée. Le 137e resta là quatre jours entiers qui furent employés à refaire les vivres, à donner des ordres, à réparer la tenue, à désigner ceux qui devaient rester au dépôt ; - on profita enfin de ce séjour pour laisser quelque repos à des soldats qui venaient de faire une marche de près de 200 lieues et avaient traversé les Alpes.

La veille de son départ de Dresde, le Régiment présentait un effectif de 87 officiers et de 2 902 hommes de troupe ; 31 hommes étaient restés en arrière et 371 étaient aux hôpitaux ou au dépôt des malingres.

## COMBAT DE NEUKIRCH

Le 15 au matin, le corps d'armée se dirigeait vers Neustadt, pour de là marcher sur Bischof d'où il couvrirait, en même temps que la communication de Neustadt à Bautzen, la grande route de l'armée qui avait ce dernier point pour objectif. Dans la journée du 17, les reconnaissances de la 14e division ayant acquis la certitude que l'ennemi cherchait à s'établir à Neukirch, non loin de Neustadt, pour menacer notre flanc, cette division eut l'ordre de déloger l'ennemi.
Le Régiment allait recevoir le baptême du feu.

Le général **LORENCEZ** rendit compte de sa mission dans les termes suivants :

« Neukirch, le 18 mai 1813, à 9 h, du soir.

» Monsieur le Maréchal,

» Nous avons commencé à rencontrer des postes de l'ennemi sur les hauteurs au-dessus d'Ober Puzka ; ils se sont repliés assez promptement, et nous nous sommes engagés dans la gorge qui conduit à Neukirch, en filant de mamelon en mamelon sur les deux flancs du village. Le terrain était extrêmement coupé et ravineux ; la marche a été lente par la nécessité de se tenir en colonnes.
» L'ennemi n'a pas tardé à nous montrer toutes ses forces qui consistaient en un bataillon d'infanterie, à peu près 600 chevaux et 3 pièces de canon qui n'ont pas cessé de faire feu pendant près d'une heure et demie et, par un bonheur inconcevable, quoique nous marchassions toujours en masse ou en colonne, nous n'avons pas eu un seul homme de blessé.
» Le village de Neukirch n'a guère moins d'une lieue de long ; il a fallu beaucoup de temps pour parvenir à son extrémité. L'ennemi tenait presque toutes ses forces sur la droite. M. le général **GRUYER** a poussé vivement la gauche et c'est alors que, dans la crainte d'être coupé l'ennemi s'est retiré en hâte. Nous n'avions pas encore montré notre artillerie, mais comme leur cavalerie était obligée de défiler devant nous à très petite portée, l'occasion était trop belle pour ne pas en profiter. Nos deux canons ont été parfaitement servis et plus de 40 chevaux sont restés sur la place. Nous avons poussé l'ennemi jusqu'à Diemen, et, comme la nuit tombait, j'ai fait prendre une bonne position aux troupes à la tête du village. La 2e brigade est en arrière en échelons jusqu'à Trebigen.

» La cavalerie russe a fait deux charges sur les carrés du 52e sans parvenir à les rompre. Notre infanterie a elle-même avancé plusieurs fois au pas de charge sur les escadrons ennemis. Le 52e ET LE 137e ONT MONTRÉ LE CALME ET L'INTRÉPIDITÉ QU'ON POURRAIT ATTENDRE DE VIEILLES TROUPES ; l'artillerie a parfaitement fait ; je suis content des chevau-légers bavarois.
……
……

» *Le Général de Division,* »
*Signé* : Baron DE LORENCEZ. »

Le bel éloge que le général décernait au Régiment pour sa fière attitude devant un ennemi qu'il abordait pour la première fois, était un gage de sa valeur et une garantie de ce qu'on pouvait en attendre.

## BATAILLE DE BAUTZEN

Aussitôt que le maréchal **OUDINOT** apprit le succès de sa 14e division, il lui ordonna de continuer son mouvement jusqu'à la frontière autrichienne et de déposter les Russes partout où elle les rencontrerait ; mais, dans la journée du 19, l'ennemi se faisant de plus en plus nombreux devant nous, le commandant en chef ordonna au général **LORENCEZ** de rebrousser chemin et de le rejoindre au plus tôt pour l'aider dans l'accomplissement de l'ordre que venait de lui envoyer l'Empereur : - on devait franchir la Sprée dont le passage était défendu par les corps alliés, et les rejeter au delà d'une deuxième position qu'ils s'étaient ménagée, derrière la rivière, sur le versant de la montagne. En arrière de cette deuxième position, on apercevait encore des canons et des baïonnettes russes formant une troisième ligne de défense.

Le point choisi par le Maréchal pour effectuer le passage de la Sprée est marqué par le village de Sinkwitz où se trouvent deux gués à fond de gravier en plus de quelques petits ponts qu'on devait surtout employer. Le revers des montagnes au pied desquelles coule la rivière, offre, sur la rive qui nous était opposée, une belle position de défense que les Russes avaient formidablement organisée.
A l'approche des colonnes du 12e corps dont la division **PACTHOD** tenait la tête, les postes de Cosaques qui gardaient les passages se retirèrent, et on n'eut d'abord qu'à riposter à des tirailleurs qui défendaient les approches du cours d'eau à l'abri de rochers le surplombant. Ce premier obstacle rompu, la division de tête ayant franchi la rivière et gravi les pentes au pas de charge, il fallait se rendre maître d'un plateau très élevé que couronnait un bouquet de sapins ; - ce plateau était défendu, disent les relations, par un bataillon russe tenant là comme dans une redoute. Mais le plateau fut conquis et les Russes durent l'évacuer. Voulant reprendre cette position, l'ennemi revint avec un renfort d'infanterie et de cavalerie qui fit une fougueuse attaque sur deux de nos Régiments qui s'y étaient installés et qui la défendirent aussi vaillamment qu'ils avaient su l'enlever ; les Russes reculèrent une seconde fois laissant beaucoup de morts et de blessés parmi lesquels était un officier décoré du grand cordon de Sainte-Anne, personnage princier dont les documents ne disent pas le nom. Sur notre gauche, se trouvait encore un mamelon fortement occupé que l'ennemi abandonna « devant la charge d'un Régiment. » - Enfin, entre ces deux positions, mais plus en arrière, un contrefort de la montagne, aux flancs duquel est bâti le bourg de Boblitz, fut pris d'assaut par les grenadiers et les voltigeurs du 1er léger.
Une fois maître des hauteurs, le Maréchal fit entrer en ligne la 14e division, la division bavaroise et la cavalerie qui, jusque là, avaient attendu d'avoir l'espace nécessaire à leur déploiement.

Le général **LORENCEZ** reçut l'ordre de se porter sur la droite, vers un point de la ligne mamelonnée qui borde le plateau de ce côté, de marcher ensuite sur Hohkirch et d'en chasser l'ennemi qui paraissait vouloir déboucher par là afin de nous prendre à revers.
La tâche dut être rude, car toutes les pentes qui conduisaient au but étaient couvertes de retranchements ajoutant aux obstacles d'un terrain naturellement difficile sur lequel l'artillerie adverse se trouvait déjà installée, alors que les efforts de la nôtre demeuraient presque sans effets.
Le maréchal **OUDINOT** s'étend peu, dans son rapport de la journée, sur l'opération de la 14e division ; il se borne à mentionner que l'ennemi fut repoussé et qu'il donna l'ordre au général **LORENCEZ**, à la nuit tombante, de revenir prendre position à Renkewitz. Peut-être faut-il voir dans cette absence de renseignements sur un épisode aussi important, une discrétion du Maréchal que justifie bien son caractère sévère, droit, ennemi de l'intrigue et qui s'expliquera venant d'un tel homme, quand nous aurons dit que le général **LORENCEZ** était son très proche parent.

Pendant ce temps, les deux autres divisions s'étaient emparées de la haute montagne qui domine Bindwitz. « La nuit vint me surprendre dans ces positions, dit le Maréchal, et le feu le plus vif continua jusqu'à 11 heures du soir ».

La première journée de la bataille était en faveur de nos armes, l'Empereur était entré dans Bautzen, mais l'ennemi tenait encore sur beaucoup de points.
Le lendemain 21, au petit jour, l'action recommença ; la 14e division se porta de nouveau en avant, avec la même mission que la veille, celle de protéger le flanc droit de l'armée : « Elle culbuta l'ennemi, rapporte le maréchal Oudinot, et il FALLUT TOUTE LA VALEUR DES 52e ET 137e RÉGIMENTS pour résister à des feux si vifs de mousqueterie et d'une artillerie qui ne pouvait pas être avantageusement battue par la nôtre, parce que la nature du terrain qui était à notre disposition ne permettait pas de tirer autrement que de bas en haut ; l'ennemi, au contraire, avait depuis longtemps pratiqué des chemins pour amener la sienne sur les hauteurs ».
Malgré son succès, la division **LORENCEZ** souffrait beaucoup. C'est qu'elle avait devant elle la garde impériale russe dont les colonnes anéanties au fur et à mesure qu'elles se présentaient, étaient sans cesse renouvelées. La division bavaroise était venue appuyer la 14e division et la dernière poussée allait être donnée, lorsque l'excès de fatigue des soldats de la division **PACTHOD**, qui avaient affaire à trois divisions russes, et le manque de cartouches qu'il était fort difficile de faire arriver dans la montagne, les obligèrent à lâcher pied et à abandonner les crêtes qu'ils avaient conservées pendant dix-huit heures contre des forces deux fois supérieures. Les Russes y installèrent aussitôt 12 canons et leur position devint tellement avantageuse que le Maréchal fut obligé d'ordonner un changement de front de toute sa ligne de bataille : « ces jeunes troupes l'exécutèrent, relate-t-il, dans la perfection sous le feu le plus vif ».
« C'est à ce moment, ajoute le Maréchal, qu'arriva la nouvelle des succès de la gauche ; alors la joye et les cris de Vive l'Empereur ! rendirent aux troupes toute leur vigueur ; les trois divisions marchèrent en avant et les lisières furent enlevées pour la sixième fois ».
Le général **LORENCEZ** n'eut pas la satisfaction de voir les derniers succès de sa division : une balle lui brisa une jambe et un boulet lui démit l'autre à l'instant où il ordonnait la reprise du mouvement en avant.
Le résultat était brillant ; l'ennemi fuyait sur tous les chemins et le Régiment venait d'obtenir plus que tout autre le droit d'écrire le nom de la victoire sur son drapeau : - l'état des pertes fourni le lendemain de la bataille annonce, en effet, pour le 137e, 217 morts, 521 blessés, 100 égarés ; 31 officiers sur 85 environ étaient tués ou hors de combat et, parmi les 100 hommes égarés que mentionne la situation, un grand nombre devaient être rangés, quelques jours plus tard, dans les deux premières catégories. Des 9 régiments composant les deux divisions françaises du corps

d'armée, aucun n'avait fourni un pareil contingent de tués et de blessés, et les pertes réunies de la division bavaroise donnaient à peine le tiers de celles que le 137e avait à lui seul supportées.

L'Empereur ordonna que les troupes du maréchal **OUDINOT** fissent une halte de quelques jours dans Bautzen pour se refaire. On y resta jusqu'au 25, mais une partie seulement du corps d'armée profita de ce repos bien mérité : une brigade de partisans, constituée à l'aide des corps qui avaient le moins souffert, avait été placée sous les ordres du général **GRUYER**, ayant pour mission d'empêcher les Russes de se rallier. Le Régiment n'en fit pas partie et quitta Bautzen le 26, marchant sur Hoyerswerda, point intermédiaire entre Bautzen et Luckau. – Luckau était l'objectif du corps d'armée.

## COMBAT DE NARDITZ

Arrivé à Hoyerswerda, le Maréchal se décida à y attendre la brigade **GRUYER** et quelques bataillons restés à Bautzen pour la garde de cette place. Comme on savait l'ennemi proche et les incursions des Cosaques fréquentes, on faisait bonne garde.
Le 28, vers 8 heures du matin, nos faibles avant-postes de cavalerie furent attaqués par de nombreux escadrons ennemis qui les ramenèrent vivement, même temps que la gauche de notre ligne c'était là que se trouvait le 137e - était violemment canonnée par 30 pièces d'artillerie installées au village de Narditz. 20 000 hommes d'infanterie prussienne, 4 régiments de Cosaques, 2 régiments de hussards noirs et 2 régiments de uhlans prussiens, appuyés d'une réserve de cavalerie, allaient chercher à nous barrer le passage de la Shwartze-Elster qu'il nous fallait traverser avant de reprendre la marche sur Luckau. La 14e division, tout entière à la gauche, forma ses carrés dans la plaine de Narditz, tint victorieusement sous le feu très vif de l'artillerie prussienne et repoussa les charges des Cosaques qui cherchaient à la cerner. La 13e division qui tenait la droite de notre ligne ne donna pas le temps à l'ennemi de déployer les forces qu'il allait lui opposer et s'empara, par une charge à la baïonnette, du village de Zeiden-Wickel qu'un de ses régiments avait évacué par malentendu. Dés ce moment, la retraite des Prussiens fut précipitée, on les poursuivit jusqu'au delà de Bergen en leur faisant beaucoup de mal.
« Les Régiments qui ont le plus souffert, écrivait le maréchal Oudinot à la suite de cette affaire, sont le 137e, le 23e provisoire, le 7e de ligne et le 4e bataillon du 1er d'infanterie légère ». — Cette brève citation est le seul renseignement officiel que nous ayons sur la participation du Régiment dans ce combat, mais elle suffit pour donner une preuve du rôle qu'il y joua.

Le Maréchal s'empressa aussitôt d'appeler tout son monde à lui et donna des ordres pour que la brigade du général **GRUYER** et les convois de munitions qu'escortaient les bataillons laissés dans Bautzen le ralliassent au plus vite.
Le 31, dès le matin, tout le corps d'armée étant réuni, on reprit la marche sur Luckau.
La chaleur était excessive et la marche pénible dans ce pays coupé de grandes forêts marécageuses et que des dérivations sillonnent en tout sens. De fréquents hourrahs de cavalerie ennemie, le mauvais état des routes, la difficulté de vivre sur un pays qu'avaient ravagé les Cosaques, ralentirent la marche au point qu'on mit trois jours pour faire les 48 kilom. qui séparent Hoyerswerda de Kalau, dernière étape avant Luckau. En arrivant à Kalau, notre avant-garde fit prisonniers plusieurs fourriers prussiens venus dans cette ville pour y préparer le logement d'un corps de l'armée de **BULOW** qui devait s'y installer à 3 heures du soir : « Je me pressai d'y faire arriver mes divisions, dit le Maréchal dans sa relation, mais la chaleur, la poussière, le besoin étaient si grands qu'elles étaient très fatiguées et arrivèrent tard ».

## COMBAT DE LUCKAU

Le 4, avant le jour, le 12e corps se dirigeait sur Luckau qui n'était plus qu'à quelques kilomètres. On arriva devant la ville vers 10 heures du matin, après avoir chassé les patrouilles de Cosaques qui en gardaient les approches. Nous allons laisser ici la parole au commandant en chef sur l'action qui va s'engager :

« Ubigau, 7 juin 1813.

»
……
……...

» Je partis le 1, à 3 heures du matin, pour Luckau et je suivais l'ennemi de près en ramassant tous ses traîneurs. A dix heures, j'étais devant Luckau et j'avais chassé devant moi toutes ses lignes de Cosaques.
» Les hauteurs derrière la ville étaient dégarnies, et les rapports des prisonniers et des paysans m'apprenaient que l'ennemi se retirait. Je fis donc approcher deux bataillons pour m'emparer de la ville, mais ils la trouvèrent fermée d'une assez bonne enceinte avec de bonnes portes. Des bataillons étaient embusqués dans les fossés et dans les maisons d'où ils faisaient un feu très meurtrier. Plusieurs compagnies cherchèrent à trouver un point sur lequel on pût faire arriver de l'artillerie, mais tous les passages étaient impraticables et je ne pouvais faire arriver que de l'infanterie. J'essayai à beaucoup de reprises de les débusquer. Pendant cette lutte le feu prit aux maisons et l'ennemi amenait les forces qu'il avait cachées derrière les hauteurs qui furent promptement couronnées d'artillerie. Je me bornai donc à l'empêcher de déboucher et la fusillade devint très vive quoique je n'eusse que 3 bataillons d'engagés. Le canon tirait peu parce que l'ennemi était à couvert et ne pouvais faire approcher aucune pièce. La journée se passa ainsi sans qu'il fût possible de trouver un côté plus faible à la ville.
» Dès lors, je formai le projet de continuer ma marche en me dirigeant par Sonnewald sur Schlieben, persuadé que l'ennemi, renonçant à tenir ses retranchements, viendrait en plaine recevoir ou m'offrir la bataille, plutôt que de me laisser la route de Berlin libre par ma droite. Je me trompais, et il se contenta de me décocher une nuée de cavalerie que jusqu'alors, nous n'avions pas aperçue ; mais tous mes quarrés étaient formés à propos et bien disposés, car, chargés avec une impétuosité rare, ils ne se laissèrent rompre aucuns.
……
……...
» Le lendemain, 5, j'arrivai à Schonewald sans être suivi. J'y restai un jour, mais la misère du pays m'a forcé de marcher sur Schlieben où je serai rendu aujourd'huy. Là, je pourrai espérer des secours vivres de Dresde. Je me reposerai deux ou trois jours et je resterai menaçant Berlin, vers lequel je ferai encore des mouvements.
» Les jeunes troupes de Sa Majesté ont montré dans cette circonstance beaucoup de courage et un grand sang-froid dans la formation des quarrés. La difficulté même d'arrêter les tirailleurs qui s'élançaient avec trop d'impétuosité, fut cause que l'engagement fut très long et très vif, quoique j'eusse eu l'intention de le faire cesser dès le moment où je me suis aperçu que j'avais tout le désavantage du terrain……...
……
……
» *Signé* : Le Mal Duc DE REGGIO. »

## ARMISTICE

En arrivant à Schonewald, le Maréchal trouva une lettre de l'Etat-Major général lui annonçant la nomination du général de division **GUILLEMINOT** qui succédait au général **LORENCEZ** dans le commandement de la 14e division et la conclusion d'une suspension d'armes de 36 heures, en attendant que l'on pût s'entendre sur un armistice général qui fut du reste signé quelques jours après. Le corps d'armée se porta alors en avant et vint occuper les points qui lui étaient assignés par la convention. La 1re brigade de la 14e division s'installa sur les hauteurs de Luckau, et la 2e à Lüben, sur la rive droite de la Sprée ; le Régiment campa à hauteur de Lieberon, l'usage du cantonnement ayant été proscrit par l'Empereur qui voulait que les deux mois de repos qu'allaient prendre les troupes fussent avant tout consacrés à l'affermissement de la discipline et aussi à l'instruction des soldats. Par son ordre, tous les corps durent construire des baraques et s'y installer.

Le jour même où cessaient les hostilités, le Régiment fournissait de son effectif une situation qui vient suppléer en quelque sorte à l'absence de détails plus précis sur sa belle conduite à Neukirch, à Bautzen, à Hoyerswerda, aussi bien que dans les alertes continuelles et les dures fatigues que nous avons vues se succéder dans cette période de 18 jours entre Bautzen et Luckau. - Avant les batailles du 20 et du 21 mai, le 137e avait environ 3 000 hommes sous les armes ; arrivé à Luckau, son effectif des combattants avait diminué de près de 1 200.

Voici, du reste, sa situation au 10 juin 1813 :

| | |
|---|---|
| Hommes de troupe présents sous les armes. | 1809 |
| Détachés | |
| Officiers | 3 |
| Hommes à l'escorte des équipages. | 197 |
| Décédés ou aux hôpitaux. | 1149 |

Et encore y avait-il beaucoup à faire pour remettre en force à tous les points de vue ces 1 800 hommes que les blessures ou les combats avaient épargnés. L'inaction cédant tout à coup à trois semaines d'émotions violentes, la maladie s'abattit sur le camp et, chose rare chez le soldat français, la tristesse en était la cause principale. Le maréchal **OUDINOT** fut, dans le même temps, atteint d'une esquinancie qui l'obligea à céder momentanément le commandement du corps d'armée au général **PACTHOD** ; le 14 juin il rendait compte au Major Général qu'il avait été trois jours entre la vie et la mort.
Les 6 ou 7 heures d'exercices qu'on faisait chaque jour ne suffisaient pas à combattre le mal dont la troupe était atteinte. L'Empereur s'en émut et prescrivit des jeux et des tirs à la cible rendus intéressants. « Le but, mandait-il au Major Général dans une lettre datée de Dresde, est non seulement d'exercer la troupe, mais aussi de mettre un peu de gaîté et d'intérêt dans les camps. Enfin, il est convenable qu'on y établisse toute espèce de jeux et tout ce qui peut donner de l'émulation ».

La lettre suivante règle l'exécution des tirs :

« Dresde, 24 juillet 1813.

*» A Monsieur le Mal Duc de Reggio, commandant le 12e corps,*

» L'intention de l'Empereur, Monsieur le Maréchal, est que toute l'armée tire à la cible de la manière suivante : Chaque compagnie tirera deux coups à la cible et les 4 meilleurs tireurs de chaque salve, c'est-à-dire 8 par compagnie, auront une gratification de 2 francs. Les 8 meilleurs tireurs de chaque compagnie se réuniront pour tirer à la cible par bataillon, ce qui fera 18 tireurs par bataillon. Les 8 meilleurs tireurs de chaque bataillon auront un prix de 4 francs. Les 8 meilleurs tireurs de chaque bataillon se réuniront pour tirer à la cible par division, ce qui, en supposant les divisions l'une dans l'autre à 12 bataillons, fera 96 tireurs par division. Les 8 meilleurs tireurs auront chacun un prix de 6 francs. Les 8 tireurs qui auront eu le prix de chaque division seront réunis pour tirer à la cible ce qui, à raison de 3 divisions par corps d'armée, fera 24 tireurs et les 8 meilleurs tireurs du corps d'armée auront chacun un prix de 12 francs.
» Le 27 juillet, chaque compagnie tirera à la cible. Le 28, les 8 meilleurs tireurs de chaque compagnie tireront à la cible du bataillon ; le 29, les 8 meilleurs tireurs de chaque bataillon tireront à la cible de la division, et le 1er août, les 8 meilleurs tireurs de chaque division tireront à la cible du corps d'armée. »
» Les militaires qui obtiendront les prix du corps d'armée à 12 francs, auront nécessairement obtenu celui de la division, celui du bataillon, celui de la compagnie, ce qui leur fera un prix total de 24 francs.
» Donnez vos ordres, Monsieur le Maréchal, pour l'exécution de ces dispositions dans votre corps d'armée ; prescrivez tout ce qui sera nécessaire pour faire de ces exercices autant de petites fêtes. La musique devra accompagner ceux qui auront remporté les prix. Le but de l'Empereur est : 1° d'apprendre aux troupes à tirer ; 2° de répandre la gaîté dans les camps. Faites-donc tout ce qu'il vous sera possible pour obtenir ces deux résultats.

*Le Prince, Major Général,*
Signé : ALEXANDRE. »

Mais les deux correctifs qu'ordonnait l'Empereur pour rendre à ses soldats la santé physique en même temps que la santé morale ne tranchaient pas les difficultés sans cesse croissantes qu'on avait pour leur donner des vivres. Dès le 9 juin, le maréchal **OUDINOT** écrivait au Major Général : « Je suis dans la plus extrême pénurie pour les vivres et je prie V. A. S. de donner des ordres pour que l'Intendant général vienne promptement à mon secours, car ce pays-ci est extrêmement ravagé ». Le lendemain, même plainte : « Je n'ai point de voitures de transport, disait-il ; l'ennemi les a enlevées aux paysans, de manière que de la misère où je suis, je vais retomber dans une plus grande si vous ne m'aidez ». Le 22 seulement, il rendait compte que les vivres venant de Cottbus, ainsi que ceux tirés de la basse Lusace, commençaient à arriver, « mais, faisait-il remarquer, le pays est dans la plus grande détresse, au point qu'un grand nombre d'habitants n'ont plus de vivres et m'accablent de leurs plaintes ».

## LE RÉGIMENT REÇOIT SON DRAPEAU DES MAINS DE L'EMPEREUR

Deux événements vinrent, bien à propos, faire diversion à toutes ces misères : nous voulons parler de la remise du drapeau au Régiment et de la fête de l'Empereur.
Le duc **de FELTRE,** ministre de la guerre, écrivait, le 3 mai 1813, que les aigles destinées au 137e et à quelques autres régiments nouveaux avaient été envoyées à Mayence, de là, réexpédiées à

Magdebourg et que le général commandant l'artillerie de cette place avait ordre de les faire parvenir immédiatement à leur corps. Mais, d'après une décision impériale, les drapeaux des jeunes régiments ne pouvaient être déployés pour la première fois qu'en présence du souverain qui, seul, devait les découvrir.
Cette imposante cérémonie eut lieu le 21 juin, à l'occasion d'une revue que l'Empereur vint passer au 12e corps d'armée dont 2 régiments, le 156e et le nôtre, de formation nouvelle tous les deux, allaient voir pour la première fois ce drapeau, mystérieux égide tenu caché jusque là et que **NAPOLÉON** avait voulu leur confier lui-même.
Un officier du 156e, le lieutenant **GUILLEMARD**, témoin de cette solennité, la rapporte en ces termes :

« On vit arriver l'Empereur suivi de son Etat-Major dont l'éclat disparaissait devant la redingote grise et le petit chapeau. Bien souvent, en les comparant à celles des anciens corps, les nouveaux avaient éprouvé le mutuel et vif désir de voir enfin briller à leurs yeux cette aigle et cette bannière tricolore.
» Les soldats du 12e corps, déjà bien réduits en nombre, se massèrent sur les trois côtés d'un carré, le quatrième étant occupé par le cortège impérial ; puis, les officiers des deux régiments furent appelés au centre et placés en face de **NAPOLÉON**. C'est alors qu'il adressa une de ces courtes allocutions comme il savait les faire et où il demandait aux régiments de préférer la mort à l'abandon des aigles qu'il leur confiait. Ses paroles étaient simples, mais quelle éloquence magique elles puisaient dans la bouche qui les prononçait, dans ce regard profond, dans cette voix vibrante qui pénétrait l'âme ! Lorsque, se soulevant sur ses étriers, le bras étendu vers les drapeaux il lança ces trois mots avec un accent interrogateur : Vous le jurez ?... tous crièrent : Nous le jurons ! Vive l'Empereur ! Il y avait des larmes dans bien des yeux et une invincible résolution dans tous les cœurs ».

Après la revue, l'Empereur décora de sa main ceux qui s'étaient distingués entre tous et que lui désigna le maréchal **OUDINOT**. Le colonel **GAILLARD**, commandant du Régiment, fut nommé Officier de la Légion d'honneur ; les chefs de bataillon **VILLIEN, STAGLIENO** et **BROSSARD**, les capitaines **LOHYER** et **DEGAND**, l'adjudant-major **LACOSTE**, le lieutenant **WIRT**, le sous-lieutenant **BOUCHER**, et les sergents **COCITO** et **GUYON** reçurent la croix de Chevalier de l'Ordre. Quelques jours après, d'autres récompenses étaient encore accordées au Régiment : les capitaines **MAUBORGNE, MARTIN, COVA, PIERRE, EMERY, GAUTHIER** et **JOLY** ; l'adjudant-major **MERCHÉ** ; les lieutenants **BIRON, DESOTEUX, CARDON, CORSINI, HÉNOCQUE** et **BUISSON** ; les sous-lieutenants **LEFEBVRE, PICARDI, MASSA-SALUZZO, SIRY**, et les sergents **DEJEAN, LOVÉRA, GARET** et **ISNARD** recevaient l'étoile des braves que tous avaient payée de leur sang.
Précieux témoignages qui sont autant de titres d'honneur pour le Régiment et que la main qui les décernait rend plus précieux encore.
A la guerre comme en garnison, l'armée fêtait le 15 août, jour de la naissance de son chef ; mais les hostilités devant, cette année, recommencer deux jours après cette date, l'Empereur avait avancé l'époque de sa fête et l'avait fixée au 10 août. Selon l'usage, il y eut, à cette occasion, des repas à ses frais et en son honneur ; les officiers dînèrent chez les maréchaux, et les soldats entre eux sur des tables servies en plein air. Une gratification de vingt sous fut donnée à chaque sous-officier et soldat qui, de plus, reçurent double ration de pain, de riz, d'eau-de-vie et de viande. Un *Te Deum* fut chanté dans chaque corps d'armée et, le soir venu, tous les camps furent illuminés en même temps que l'artillerie tirait des feux d'artifice, derniers échos d'un anniversaire dont l'Empereur ne devait voir le retour que sur la terre de l'exil.

Ce fut pendant l'armistice qu'un décret réduisit à trois le nombre des bataillons du Régiment. Nous avons expliqué plus haut pour quelle raison les cadres du 4e bataillon furent envoyés en Italie et comment son effectif fut réparti dans les trois premiers. Le major **OLIVET** alla, quelque temps après, prendre le commandement des deux bataillons du 137e qui s'organisaient dans les environs de Turin.

## DEUXIEME PERIODE DE CAMPAGNE

Le 17 août au matin, l'armistice prenait fin et le canon allait tonner sur une ligne de 150 lieues, depuis les montagnes de Bohème jusqu'aux embouchures de l'Elbe. L'Autriche, passant de la controverse à la lutte armée, était entrée dans la coalition et, avec nos seules forces, nous allions avoir à lutter contre trois armées ennemies comprenant 500 000 hommes et et traînant 1500 bouches à feu.
A la reprise des hostilités, le maréchal **OUDINOT** eut le commandement de trois corps d'armée : le 12e, dont il restait le chef direct, le 4e, sous les ordres du général **BERTRAND**, et le 7e, sous les ordres du général **REYNIER** ; le 3e corps de cavalerie commandé par le général **ARRIGHI**, duc de Padoue, complétait cette armée forte de 56 000 baïonnettes, de 10 000 sabres et de 210 canons. Le Maréchal avait pour mission de marcher sur Berlin que protégeaient 90 000 hommes commandés par un Français, **BERNADOTTE**, devenu prince royal de Suède, et composés de Prussiens, de Russes, de Suédois, de Hanovriens, d'Allemands insurgés et appartenant à toutes les provinces soumises à notre domination. Berlin pris, la Prusse frappée au cœur et **BERNADOTTE** puni, on tendrait la main à nos garnisons assiégées et on marcherait sur Dantzig. Pour le seconder dans cette entreprise, le général **GIRARD** avait organisé un corps volant des meilleures troupes de garnison de Magdebourg et de Wittenberg ; il devait déboucher de la première de ces places avec 6 000 hommes, se relier à la division **DOMBROWSKI** sortie de Wittenberg et inquiéter, de concert avec lui, le flanc droit des alliés. Le maréchal **DAVOUT**, de son côté, avait ordre de remonter l'Elbe et le Havel et de se réunir aux autres troupes dont il devait prendre le haut commandement une fois leur jonction opérée.
Une lettre que le maréchal **OUDINOT** écrivait au Major Général quelques jours après son investiture, éclaire d'un jour particulier les faits qui vont se dérouler et peut leur servir d'introduction.

Voici cette lettre :

« Luckau, 14 août 1813. »

Monseigneur,

» Sans doute il est très honorable d'avoir commandement de l'importance de celui qui vient de m'être confié par Sa Majesté ; mais ce serait mal répondre, ce me semble, à ce brillant et fortuné témoignage que de l'accepter sans déposer les craintes qu'il m'inspire, je ne dirai pas sous le rapport de mes devoirs ni de l'exécution des ordres que je recevrai, parce que je ne serai jamais en tort à cet égard ; mais ma santé, Monseigneur, est telle que je ne puis répondre d'être un jour à l'autre arrêté ; par exemple mes maux de gorge sont si fréquents et dangereux que quand ils me prennent, ils me réduisent à garder le lit et me rendent incapable. Si donc j'étais assez malheureux pour que je fusse attaqué de cette infirmité dans le cours de mes opérations, cela ne compromettrait-il pas les intérêts

de l'Empereur ? Dans cette hypothèse, pourquoi n'enverrait-on pas ici le Roi de Naples, qu'on dit arrivé et à qui j'obéirais non seulement sans répugnance, mais encore avec plaisir ? du moins si je devenais malade je serais plus facilement remplacé.
» Je pense, Monseigneur, que mes réflexions ne seront pas mal prises par Sa Majesté dont le suffrage m'est plus précieux que la vie : mais quoi qu'il arrive, je ne négligerai rien pour justifier le choix qui me flatte tant.
Je prie.
……
……
» *Signé* : Le Maréchal Duc DE REGGIO ».

Onze jours avant d'aller prendre sa position de combat, le 137e présentait la composition suivante :

| | **Présents** | | **Absents régulièrement** | | **Aux hôpitaux** | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **Officiers** | **Troupe** | **Officiers** | **Troupe** | **Officiers** | **Troupe** |
| Etat-major | 16 | 25 | « | « | « | « |
| 1er bataillon | 18 | 585 | « | 9 | « | 373 |
| 2e bataillon | 18 | 586 | « | 16 | « | 327 |
| 3e bataillon | 18 | 600 | « | 12 | « | 320 |
| Totaux | 70 | 1796 | « | 37 | « | 1020 |

Le 18 août, les trois corps d'armée étaient réunis à Baruth, à 2 jours de marche de Berlin. Le 19, le 12e corps, précédé d'une division de cavalerie, prenant la tête de la colonne, se portait sur Hennigkendorf par Poplitz, Stulpen et Holbeck et obligeait la cavalerie ennemie à se retirer jusqu'à Luckenwald d'où elle fut également délogée. Le 12e corps y établit ses cantonnements.
La petite ville de Trebbin, assez bien retranchée, servait d'avant-ligne à la position qu'avait choisie **BERNADOTTE** en arrière d'elle et par delà un ruisseau, le Tyrowsche-Graben, que quelques bâtardeaux avaient fait déborder ; l'inondation qui en résultait rendait les abords de cette position impraticables et l'attaque de front pour ainsi dire impossible.
La division **PACTHOD** s'emparait de Trebbin le 21, après un court bombardement, et détachait une de ses brigades à la poursuite des défenseurs de la place qui se réfugièrent sur le mamelon de Wilmersdorf dont ils avaient déjà préparé la défense : - la division **GUILLEMINOT** eut ordre de les en chasser le lendemain.
Entouré de marais et solidement organisé, le mamelon fut enlevé par une vigoureuse charge et sa garnison eût été faite prisonnière sans un fascinage préparé à l'avance qui lui permit de s'échapper : « Cette affaire très brillante, dit le maréchal Oudinot, ne coûta que peu de monde et força l'ennemi d'abandonner toutes les positions retranchées qu'il occupait. L'armée se trouvait donc maîtresse des défilés qui traversent cette immense ligne de défenses et d'inondations que les Prussiens avaient regardée comme une barrière insurmontable pour couvrir Berlin et qui s'étend depuis la Sprée jusqu'à Brandenburg par Trebbin et Postdam ».

Les trois corps d'armée se mirent en marche le 23 pour s'emparer des dernières lignes en avant de Berlin où l'alarme était déjà répandue.
Du succès de la journée dépendait le sort de cette capitale.

## BATAILLE DE GROSS-BEEREN

La division **GUILLEMINOT**, suivie de la division **PACTHOD**, devait exécuter son mouvement en passant par Ahrensdorf et déboucher ensuite à hauteur de Gross-Beeren, mais à une distance d'à peu près 8 kilomètres, distance qui séparait également le corps du général **REYNIER** marchant sur Gross-Beeren même, de celui du général **BERTRAND** qui tenait la droite de la ligne française.

L'armée ennemie était ainsi disposée : la gauche, commandée par **TAUENZIEN**, appuyait au lac de Rangsdorf et comprenait 40 000 Prussiens ; le centre, sous **BULOW**, tenait la chaussée de Berlin que gardaient 35 000 hommes et 100 canons ; à la droite étaient 30 000 Russes ou Suédois sous les ordres de **WINZINGERODE.**
Les éclaireurs du général **BERTRAND** rencontrèrent, vers 6 heures du matin, près de Blankenfelde, le corps de **TAUENZIEN** installé en partie dans les bois qui masquent ce village : le combat fut opiniâtre mais sans résultat ; il était déjà terminé, lorsque notre corps du centre, donna, à 3 heures du soir, vers Gross-Beeren, sur l'avant-garde de **BULOW** qui fut repoussée. Le général **REYNIER** se disposait déjà à établir ses bivouacs, quand **BULOW**, reprenant l'offensive, fondit sur lui avec 35 000 Prussiens et ses 100 canons. Seul à soutenir ce choc, le 7e corps fut obligé de battre en retraite, ne pouvant pas espérer le secours des autres troupes trop éloignées. Pour comble d'infortune, les Saxons, déjà prêts à la défection, n'opposèrent qu'une faible résistance et laissèrent sans appui la division **DURUTTE** qui se défendit désespérément contre la masse des Prussiens combattant dès lors 6 contre 1.
Cependant le violent combat de Gross-Beeren avait été entendu du général **GUILLEMINOT** qui donna dans cette circonstance le bel exemple du premier des devoirs, en marchant au canon.
« Le maréchal Oudinot avait envoyé, dit le journal des opérations du 12e corps, un officier au général Guilleminot pour lui donner l'ordre de revenir sur Trebbin. Quelle fut la surprise de M. le Maréchal ? cette division n'était plus à Ahrensdorf et personne n'avait pu indiquer la direction qu'elle avait prise. On envoya de tous côtés des officiers, et, enfin on découvrit ses feux à 9 heures du soir. Le général Guilleminot ayant entendu la vive canonnade de Gross-Beeren sur son flanc droit, ne recevant point d'ordres et ne sachant pas si M. le Maréchal était assez près de lui pour lui en envoyer à temps, avait pris le parti de marcher dans la direction du canon et de se rabattre, par sa droite, à travers les bois, afin de secourir le 7e corps ».
Malheureusement la division arriva trop tard. Elle ne put que contenir l'ennemi et ne se replia qu'à la nuit, après avoir été chargée plusieurs fois par la cavalerie sans en être ébranlée. - Si elle n'avait pu changer la défaite en victoire elle avait du moins empêché la retraite de se changer en désastre et le noble rôle qu'elle eut dans cette affaire est aussi un beau titre pour les trois Régiments qui la composaient : 52e, 137e et 156e de ligne.
Le lendemain à 1 heure du matin, l'armée continuait son mouvement rétrograde « qui s'opéra tranquillement et sans poursuite de l'ennemi ». Les ponts du Tyrowsche-Graben et ceux de Trebbin furent coupés et le 12e corps vint camper le soir à Gottow qu'il quitta le 25 pour aller prendre position en avant de Jüterbogk sur les hauteurs qui commandent les routes de Berlin et de Bélitz.

Mais les munitions et les vivres étant épuisés, il était impossible de songer à tenir dans cette contrée ruinée et le maréchal **OUDINOT** décida que l'armée se replierait sur Wittenberg où l'on trouverait des approvisionnements.

La lettre suivante justifie mieux que tout commentaire le mouvement que venait d'ordonner le Maréchal:

« Kropstadt, le 2 septembre 1813.

» Monseigneur,

» La faim et la soif ne nous permettent pas de tenir plus longtemps sur la position qu'occupaient les trois corps d'armée à mes ordres. Je me trouve obligé de me replier sur les ouvrages avancés de Wittenberg, puisqu'ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à V. A. S. les troupes que j'ai devant moi sont si supérieures en nombre que je ne puis hazarder de me porter en avant. Je me porterai demain à la pointe du jour à la hauteur de Dobien. Mais je ne pourrai rester non plus longtemps dans cette attitude, puisque la faim m'y suivra. »

*Signé* : Le Maréchal Duc DE REGGIO.»

## LE MARÉCHAL NEY PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE

Le 2 septembre, l'armée était réunie en demi-cercle devant Wittenberg, le 7e corps à gauche, le 12e au centre, le 4e à droite. Le 3, le maréchal **NEY** vint en prendre le commandement en remplacement du maréchal **OUDINOT**, qui conservait, mû par un noble désintéressement et une dignité tranquille, le seul commandement du 12e corps.

Avant de reprendre les opérations contre Berlin, le maréchal **NEY** passa une revue de l'armée. Tous les corps y assistèrent mais bien réduits en matériel et en nombre. Le 137e, que nous avons vu quitter ses campements de Lieberon avec environ 1 800 hommes présents sous les armes, n'en a plus, 15 jours après, que 1 205 et, toute proportion gardée, les autres régiments avaient subi des pertes aussi sensibles.

Le nouveau commandant de l'armée avait ordre de reprendre l'offensive et de s'ouvrir la route de Berlin ; mais les dispositions morales et la faiblesse numérique des troupes dont il prenait le commandement exigeaient des modifications aux procédés de marche et de combat employés jusqu'à présent. Ces modifications, portées à la connaissance de l'armée la veille de la reprise des opérations, sont contenues dans l'ordre de mouvement suivant :

« Wittenberg, le 4 septembre 1813.

**ORDRE DE MOUVEMENT OFFENSIF POUR DEMAIN, 5 SEPTEMBRE**

» Les 4e, 7e et 12e corps d'infanterie et le 3e corps de cavalerie partiront à 10 heures du matin des positions qu'ils occupent autour de Wittenberg pour se diriger sur Zahna, marchant dans l'ordre suivant :

» Le 12e corps d'armée ouvrira la marche par la division Guilleminot, la droite en tête et en colonne par division et à demi-distance. L'artillerie marchera, autant que le terrain le permettra, sur le flanc gauche de l'infanterie et à la hauteur des brigades auxquelles elle appartient. Le 12e corps sera précédé par le tiers de la brigade de cavalerie du général Beaumont…….
……...

» Les batteries de réserve, les parcs d'artillerie, les ambulances, les équipages militaires et particuliers marcheront à la gauche de chaque corps d'armée, couvert par une brigade d'infanterie qui formera la haie sur les flancs de cette colonne, ayant le premier rang à droite et les deux autres rangs à gauche. Un bataillon serré en masse marchera à la tête de cette colonne d'équipages et un

autre bataillon fermera la marche. Les voitures marcheront autant que possible sur deux de hauteur et parqueront en quarré aussitôt que la présence de l'ennemi l'exigera et que l'ordre en sera donné. » En cas de combat, les divisions d'infanterie seront déployées par brigade sur deux lignes à cent pas de distance, l'artillerie aux ailes de chacune des lignes et les réserves au centre en arrière, de manière que les corps d'armée ainsi déployés auront trois brigades à la première ligne et trois à la seconde. Si cela est nécessaire, on pourra former un quarré dans l'intervalle de ces deux lignes……
……...

» *Signé* : Le Maréchal Prince DE LA MOSCOWA. »

Pour copie conforme :

*Le Colonel, ffrons de Chef d'Et-Mor Gal,*
Signé : Baron CLOUET.

## COMBAT DE TRAGAN

Le 5, à l'heure indiquée, le 12e corps se mettait en marche. « A peine la division Guilleminot avait-elle dépassé les hauteurs de Tragan, dit le rapport du maréchal Oudinot, qu'elle rencontra le corps du général Tauenzien en partie en position. La division se déploya alors sous le feu de 25 ou 30 bouches à feu ; ses bataillons marchèrent au pas de charge, culbutèrent l'ennemi et prirent sa position. Elle poursuivit ses succès jusqu'à Seyda par Zahna. On fit environ 150 prisonniers et le soir on prit position à Seyda ).
Ce mouvement, bravement exécuté, nous avait coûté 1 000 hommes, mais les Prussiens en laissaient 2 000 sur le carreau.

## BATAILLES DE JUTERBOGK ET DE DENNEWITZ

Le 6, à 8 heures du matin, toute l'armée devait continuer son mouvement et dépasser Jüterbogk. Avant d'y arriver, il fallait franchir les défilés de Dennevitz et de Rohrbeck que 80 000 ennemis allaient disputer aux 50 000 Français ou alliés que commandait le maréchal **NEY**.
Le 12e corps avait l'ordre de quitter Seyda à 10 heures du matin seulement et de se rendre à Jüterbogk par Ohna et Rohrbeck. Dès qu'il eut dépassé le village de Marndorf, il se forma derrière un bois situé au milieu de la grande plaine de sable qu'on devait traverser avant d'arriver au défilé. Le corps d'armée n'avait pas encore achevé sa formation, lorsque le maréchal **OUDINOT** entendant une violente canonnade vers Dennewitz, résolut de modifier son itinéraire et de porter ses troupes dans la direction du combat. Arrivée à Gelhsdorf, village en avant de Dennewitz, la division **GUILLEMINOT** en chassa l'ennemi qui avait déjà repoussé les Saxons : elle fit cette attaque sous le feu de 50 pièces qui tiraient sur elle « et son succès rétablit nos affaires » dit Napoléon dans ses Mémoires.
Au moment où la victoire était flottante et allait peut-être tourner en notre faveur, le maréchal **NEY** envoya au maréchal **OUDINOT** l'ordre de venir le seconder entre Dennewitz et Rohrbeck, centre de notre ligne que l'ennemi venait de forcer. « Il était difficile de retirer la division Guilleminot qui était fortement engagée, fait remarquer le maréchal Oudinot dans son compte rendu ; cependant le mouvement se fit lentement et dans le plus grand ordre ; les troupes montrèrent le plus grand sang-froid ainsi que leur général de division. L'ennemi aperçut ce mouvement, et, le considérant peut-être

comme une retraite, porta contre le 12e corps tout l'effort de son artillerie et de ses masses ; la nôtre, en changeant de position, fit lever une poussière considérable qui fit probablement croire au 7e corps qu'une charge de cavalerie avait lieu derrière lui ; ses troupes s'ébranlèrent et tombèrent sur 4 de mes bataillons qu'elles mirent un moment en désordre. L'ennemi s'avançait fortement. La retraite était entraînée sur une ligne considérable et mes divisions en suivirent l'impulsion dans le plus grand ordre et par bataillons quarrés.

» Plusieurs charges de cavalerie mirent du désordre dans les équipages ; le feu de l'ennemi tuait beaucoup de monde dans les rangs et la fatigue empêchait beaucoup de soldats de suivre leur division.

» Cependant la direction de la retraite ayant été donnée sur Dahm et Hertzberg, le 12e corps soutint avec beaucoup de vigueur les charges successives que l'ennemi faisait continuellement sur ses flancs ; aucun bataillon ne fut cependant rompu et je suis arrivé près de Torgau où le 12e corps a pris position. »

Le Maréchal compléta ses premiers renseignements sur cette triste affaire de Dennewitz par une lettre qu'il écrivit le lendemain au Major Général et dans laquelle il s'exprime ainsi sur les pertes subies :

« J'ai réuni 4 500 hommes des divisions Guilleminot et Pacthod ; ces deux derniers ont été touchés, ainsi que la presque totalité des officiers, mais ils restent à leurs postes. La perte de l'artillerie sera moindre qu'on ne le craignait, mais il n'y a plus d'artilleurs et beaucoup de pièces ont été mises hors de service dans le fort de l'action qui a duré depuis une heure jusqu'à huit, pendant lesquelles j'ai eu mon artillerie en batterie et en feu.

……
……...

En terminant sa lettre, il ajoutait :

« Voici l'instant, je pense, Monseigneur, où V. A. S. peut m'appeler près de Sa Majesté. Je pourrai peut-être lui rendre quelques services, tandis qu'ici j'y deviens inutile et qu'il conviendra, sans doute, à l'Empereur de réunir le 12e corps sous le commandement d'un autre chef.

» *Signé* : Le Maréchal Duc DE REGGIO. »

## LE 137e PASSE A LA DIVISION MORAND DU IVe CORPS

Le vœu du Maréchal fut écouté. Un ordre de l'Empereur du 17 septembre prononçait la dissolution du 12e corps, affectait le duc **de REGGIO** au commandement d'un corps de la Jeune Garde et supprimait la 14e division dont les troupes étaient incorporées dans la 13e qui passait elle-même au 7e corps.

Cependant l'Empereur avait donné ordre au Major Général de réserver un régiment de la 14e division pour l'incorporer à la division **MORAND** du 4e corps, mais il n'indiquait pas, dans son ordre du 17, le numéro du régiment qu'il entendait adjoindre à cette division. Le maréchal **BERTHIER** lui en écrivit dès le lendemain :

Peterswald, 18 septembre 1813.

» Sire,

» L'ordre de Votre Majesté du 17 qui dissout le 12e corps d'armée et fixe la destination des troupes qui le composent ne fait pas mention du 137e Régiment fort de 981 hommes. Dans le projet présenté à Votre Majesté, on avait réservé ce Régiment, ainsi que Votre Majesté paraissait en avoir l'intention, pour être réuni à la division Morand du 4e corps d'armée.
» Je prie Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître si ce Régiment doit être réuni à la division Morand du 4° corps ou s'il doit être compris dans la nouvelle formation de la 13e division, ou enfin si on doit le réunir à la division Durutte qui est très faible.

*» Le Prince, Vice-Connétable, Major-Général,*
» Signé : ALEXANDRE. »

En marge de la lettre sont écrits ces mots de la main de l'Empereur : « APPROUVÉ A LA DIVISION MORAND. PÉTERSWALDE LE 18. SEPTEMBRE 1813 ».

Le Régiment revenait donc sous les ordres du général **BERTRAND** qui l'avait créé, organisé et amené en Allemagne pour être aussitôt incorporé au 12e corps qui n'existait plus. Quatre mois auparavant, le 137e arrivait à la division **LORENCEZ** avec 3 021 hommes sous les armes : - il passait aujourd'hui sous le commandement du général **MORAND** avec moins d'un millier de combattants ! Le maréchal **NEY** ne pouvant plus songer, après l'échec de Dennewitz, à continuer sa marche sur Berlin, s'établit derrière l'Elbe pour en empêcher le passage à l'ennemi ou du moins lui en disputer les ponts jusqu'à ce qu'on vînt à son secours.

## COMBAT DE WARTENBURG

De tous ces ponts le plus important était celui de Wartenburg, parce qu'il était le plus rapproché de Dresde, centre des opérations et des approvisionnements de la Grande Armée. Ce fut la division **MORAND**, la seule division française du 4e corps - les deux autres étaient l'une italienne, l'autre Wurtembergeoise, - chargée de la garde de ce passage.

Entre Wittenberg et Elster, mais plus près d'Elster que de Wittenberg, l'Elbe décrit un vaste demi-cercle enveloppant un terrain bas, coupé par des canaux naturels reliés entre eux par une grande quantité de dérivations secondaires. En arrière de ce demi-cercle, sur la rive gauche du fleuve, se trouve le village de Wartenburg qu'une haute levée de terre, allant d'une extrémité à l'autre de la boucle, protège contre les inondations en formant la corde de l'arc que l'Elbe dessine ; à l'une de ses extrémités est bâti le village de Bleddin, à l'autre Wartenburg lui-même. Entre le cours d'eau et la digue, toute cette flaque n'est accessible que par trois points : par ses contours et par une solution de continuité qui se dirige, en partant d'Elster, perpendiculairement à la digue et vers son milieu.
L'ennemi se rendant bien compte de l'importance de cette position qui lui permettait de déboucher d'Elster à son gré, s'était installé dans le château qui domine Wartenburg. La brigade dont faisait partie le Régiment eut l'ordre de l'en déloger. Le 21 au matin, elle se dirigea, soutenue par de la cavalerie, vers le village dont elle devait s'emparer.
« Pendant que le général Slivarich attaquait de front avec le 137e, dit le rapport du général Bertrand, le général Hulot, chassait l'ennemi du village de Bleddin et tournait Wartenburg par la droite. Nous avons eu 250 hommes hors de combat. Le 25, le général Morand a groupé sa division sur les hauteurs de gauche qu'il a couronnées de son artillerie ; le 137e et un bataillon du 13e ont garni la digue qui borde le village ».
Cependant les Prussiens avaient hâte de passer l'Elbe, mais partout où ils se présentaient, ils trouvaient les passages bien gardés. Les précautions n'étaient pas seulement prises à Wartenburg :

chaque jour des reconnaissances longeaient la rive gauche du fleuve ; le Régiment fut même un instant relevé de ses postes de la digue pour aller reconnaître le bas Elbe dans la direction de Worlitz. Il ne poussa sa reconnaissance qu'à une lieue en avant de cette localité et rentra le même jour.
Le 3 octobre, à 7 heures du matin, l'armée de Silésie, sous les ordres de **BLÜCHER** en personne, débouchant par le pont qu'elle avait jeté à Elster s'avança à l'attaque de Wartenburg avec une vigueur et une audace qui allaient être terriblement déjouées. Lorsque la colonne prussienne fut engagée sur cette sorte de chemin aboutissant vers le centre de la levée, et au moment où elle se trouvait à petite portée de fusil, un feu roulant partant de toute la longueur du talus qui cachait nos hommes jusqu'à la tête, arrêta cette masse pressée en la décimant. L'artillerie de notre gauche acheva son désordre et elle fut obligée de se replier vers le pont.
Comme nos adversaires avaient le nombre pour eux et qu'ils ne comptaient pas avec ce facteur qui nous faisait tant défaut, ils revinrent à la charge : cette fois encore, ils furent rudement accueillis.
« On laissait approcher les colonnes jusqu'aux abattis, dit le général Bertrand, et là on les recevait par de la mitraille et une fusillade qui renversaient tout ».
A midi, 5 000 Prussiens étaient tombés devant cette digue dont la défense nous avait à peine coûté une centaine d'hommes.

Le village de Bleddin était gardé par la division wurtembergeoise du 4e corps ; elle comptait environ 2 000 hommes. **BLÜCHER** abandonna son attaque sur Wartenburg et, faisant tête de colonne à gauche, la reporta sur Bleddin. Là, il fut plus heureux ; ses 15 000 Prussiens ayant affaire à 2 000 Wurtembergeois enlevèrent le village et quand une brigade de la division **MORAND** fut envoyée au secours de notre droite, il n'était plus temps : l'ennemi y était établi et le gardait avec toutes ses forces.
Bleddin pris, nous ne pouvions plus empêcher nos adversaires de déboucher ; le général **BERTRAND** dut replier son corps d'armée sur Grafenhaynehen.
Quoi qu'il en soit, cette affaire de Wartenburg peut être considérée comme une des plus remarquables de cette guerre et elle eût certainement acquis un grand retentissement si son éclat n'était affaibli par nos revers de la veille et par ceux qui nous attendaient encore.

## BATAILLE DE LEIPZIG

Six ou sept jours après, le 4e corps reçut l'ordre de retourner devant Wartenburg avec mission de détruire le pont d'Elster et les ouvrages de l'ennemi. Le 10, on arriva devant la digue que les Prussiens avaient abandonnée en même temps que Wartenburg pour se reporter au delà du fleuve, derrière leurs ouvrages d'Elster qu'on allait tenter de ruiner, lorsque l'Empereur apprenant que les Autrichiens marchaient sur Leipzig, rappela les troupes qui gardaient le bas Elbe et les dirigea sur le point menacé par le pont de Lüben, le seul qui permit alors de franchir la Mulda. L'ordre de mouvement parvint au général **BERTRAND** le 13, à 9 heures du matin ; il se mit aussitôt en marche par Schmildeberg, Lüben, Hohonig et Enteritzsch où il arriva le 15 octobre, veille de cette rencontre unique dans l'histoire et dans laquelle 500 000 hommes appuyés par 2 000 canons allaient décider du sort de la France et de l'Europe. - Jamais, sur un même champ de bataille, on n'avait vu armée pareille.
Des marais de Wartenburg à la plaine de Leipzig, le 4e corps avait suivi d'affreux chemins ; la pluie n'ayant pas cessé depuis plus d'une semaine, on marchait dans une boue liquide et beaucoup de soldats, trop jeunes pour de si dures fatigues, encombraient la route : « Nous avons des traînards, écrivait le général Bertrand, le 14, et si on peut envoyer quelque cavalerie pour les couvrir, ce sera un bien »

Le Régiment arrivait au rendez-vous, bien diminué et bien affaibli. Dès le 6 octobre, c'est-à-dire avant la pénible marche dont nous venons de parler, il ne comptait déjà plus que 41 officiers et 796 hommes disponibles. Administrativement il était toujours constitué à 3 bataillons, mais il n'en formait plus que 2 pour le combat.
Dans la matinée du 16, le 4e corps quittait Enteritzsch et se dirigeait vers le sud, dans la direction de Liebert-Wolkwitz où allait se donner le principal effort de la journée, lorsqu'il reçut ordre de rebrousser chemin et de venir prendre position à Lindenau.

La grande route qui mène vers le Rhin sort de Leipzig après avoir franchi deux rivières, la Pleisse et l'Elster, qui se divisent en bras nombreux, reliés par une voie formée tantôt d'arches, tantôt de levées de terre ; le débouché, du côté de Mayence, en est marqué par le gros bourg de Lindenau. Le 4e corps, auquel on adjoignit quelques troupes de la garnison de Leipzig, fut chargé de la garde des ponts et, plus en arrière, de celle de nos communications.
La division **MORAND**, déployée entre Leipzig et Lindenau, surveillait les deux cours d'eau qui divisent, au nord, des bois et des marécages par lesquels on pouvait être tourné ; le reste du corps d'armée était ou dans Lindenau ou déployé vers Lützen.
Nous donnons ici la copie des documents relatifs au 4e corps : — le 137e, non plus que les autres Régiments n'y est cité, mais il peut être intéressant, à défaut de détails plus personnels, de connaître les pièces officielles renseignant sur le rôle et la mission du corps d'armée auquel le Régiment comptait dans cette mémorable bataille. L'art y manque peut-être, mais l'exactitude y supplée.

*Le Bulletin de la Grande Armée*, s'exprime ainsi :
« ……
……
… Le général Bertrand était en même temps attaqué au village de Lindenau par les généraux Giulay, Thielmann et Lichtenstein. On déploya de part et d'autre une cinquantaine de pièces de canon. Le combat dura 6 heures sans que l'ennemi put gagner un pouce de terrain. A 5 heures du soir, le général Bertrand décida la victoire en faisant une charge avec sa réserve, et non seulement il rendit vains les projets de l'ennemi qui voulait s'emparer des ponts de Lindenau et des faubourgs de Leipzig, mais encore il le contraignit à évacuer son champ de bataille. »
Le soir même, le commandant du 4e corps rendait compte de cette première journée de la bataille :

« Du bivac de Leipzig, le 16 octobre 1813.

» Monseigneur,

» Nous avons été attaqués à Lindenau par un corps autrichien, commandé par le général Lichtenstein, réuni à des Prussiens et à des Russes, supérieurs à nous en infanterie et en artillerie.
» Nous avons consommé presque toutes nos munitions ; il est indispensable que nous en recevions avant le jour.
» Un renfort de troupes me serait aussi nécessaire la position est étendue et compliquée. L'ennemi cherche à tourner les deux ailes ; il a passé un bras sur la gauche ; j'ai fait couper plusieurs ponts, mais je ne puis assurer qu'il en existe encore. J'ai perdu beaucoup de monde.
» Je fais travailler cette nuit à des redoutes et à affermir ma position, mais un bon renfort m'est indispensable ; il me faut des réserves, parce que l'ennemi pénétrera par quelque point ou je ne l'attends pas.

» *Signé*: BERTRAND. »

Le lendemain 17, il écrivait encore de Leipzig, 8 heures du soir : « Nous avons été tranquille aujourd'hui. Nous avons employé la journée à organiser notre défense, placer et retrancher nos postes ».

Dans la nuit du 17 au 18, l'ordre de mouvement suivant parvint à l'Etat-Major :

« Leipzig, 17 octobre 1813.

»Le général Bertrand avec son corps et toutes ses troupes, débouchera demain à 6 heures du matin, pour attaquer le corps ennemi qui se trouve sur la route de Lützen. Il devra enfoncer tout ennemi rencontré sur son chemin et percer jusqu'à Weissenfels sur la Saale.
» Demain 18, à 10 heures du matin, selon les nouvelles que l'on aura du général Bertrand, on fera filer tous les bagages.

» *Le Major Général,*
» Signé : ALEXANDRE. »

Au 4e corps, avait été adjointe pour cette importante mission, la division **GUILLEMINOT** du 7e corps ; deux divisions de la Jeune Garde, commandées par le maréchal **MORTIER**, le secondaient.
Le corps autrichien de **GIULAY** fut culbuté et rejeté derrière l'Unstrutt; le général **BERTRAND**, se mettant à sa poursuite, atteignit Freyburg après avoir passé la Saale, s'empara des ponts, en fit construire d'autres qui furent confiés à la garde de la division **MORAND**, pendant qu'avec le reste du corps d'armée, il allait infliger une deuxième défaite au général **GIULAY** en avant du défilé de Kosen, non loin d'Aüerstadt.
L'armée française, malheureuse dans cette dernière journée d'une bataille de trois jours, avait du moins son chemin de retraite libre et pouvait désormais gagner le Rhin.
Quand elle eut franchi la Saale, le 4e corps se plaça à l'arrière-garde des 70 000 hommes, qui restaient de la Grande Armée et que poursuivaient les 160 000 Allemands de **BLÜCHER** et de **SCHWARZEMBERG** réunis.

Jusqu'à Mayence, chaque étape est marquée par un engagement. La cavalerie ennemie nous harcelait sans trêve, cherchant à ralentir notre marche, enlevant les traînards et pénétrant parfois dans l'intérieur des colonnes qu'elles obligeaient à se déployer. Mais partout le 4e corps eut une contenance hardie et ne se laissa jamais entamer. « Que puis-je craindre dans des montagnes boisées, sillonnées de ravins marécageux ? écrivait le général Bertrand, de Aschebach, le 28 octobre ; ne sont-elles pas très favorables à l'infanterie ? que peut contre elle, dans de telles positions, de la cavalerie embarrassée de son canon ? Je passe par de bons villages et mes troupes mangent bien. Ma colonne est fort longue par la nature des défilés ; les habitants la jugent très considérable comme elle l'est en effet. Elle en impose à l'ennemi et certainement je lui fais plus de peur qu'il ne m'en fait ».
Le lendemain il mandait d'Engelhems au Major Général : « J'ai joint hier l'arrière-garde du général Platow ; je lui ai fait quelques prisonniers, tué un officier et quelques hommes ce qui les a rendus sages. Je viens de faire une halte d'une heure à Engelhems ; dans une heure et demie je serai à Loschenwade, route de Fulda à Wurtzbourg ; ce soir je serai à Katzbach sur un affluent du Neuhof ».

## BATAILLE DE HANAU

A peine cette dernière lettre était-elle expédiée qu'on apprenait que les Bavarois allaient tenter de nous barrer la route à Hanau avec leurs 60 000 hommes. Le général **BERTRAND** écrivit, dès que la nouvelle lui parvint, au Major Général : « Je vais marcher, toute la nuit pour être au jour à Schluchten, et je serai de bonne heure à Salmunster ».
Lorsque le 4e corps arriva devant Hanau, il apprit la défaite de l'ennemi : l'Empereur avait, en effet, infligé le 30 octobre, un sanglant échec aux Bavarois et leur avait tué, blessé ou pris plus de 10 000 hommes. Le reste de leur armée s'était replié derrière la Kinzig et leur général, von **WRÈDE**, avait l'intention de se lancer sur notre flanc, s'il parvenait lui-même à se réemparer de Hanau et à en franchir les ponts.
Le corps du général **BERTRAND** reçut l'ordre de s'opposer à ce retour des Bavarois. Voici le compte rendu que le commandant en chef fit de son opération :

« Hochstedt, ce 31 octobre, 10 h. 1/2 du soir. »

» A peine la division Guilleminot avait relevé le duc de Raguse sur la Kinzig et la division italienne occupé les ponts de Hanau, que l'ennemi a amené 32 pièces de canon sur le Kinzig et commencé une vive canonnade qui a démonté quatre pièces.
» Trois fois il a essayé de passer à gué sur les longerons du pont qui était mal coupé, trois fois il a été chargé à la bayonnette et renversé dans la rivière ; bon nombre a été noyé et on a fait une centaine de prisonniers.
» En même temps, l'ennemi attaquait Hanau et forçait une des portes ; déjà sa cavalerie débouchait dans la plaine, lorsque la division Morand, que je faisais tenir en réserve, arriva et prit de flanc la colonne bavaroise et la couvrit de ses projectiles ; trois fois les têtes de colonne de l'ennemi ont été obligées de reculer devant son attaque.
» L'engagement s'est prolongé jusqu'à 2 heures de la nuit.
» Je me retirerai cette nuit pour faire ma jonction avec le duc de Trévise.

» *Signé*: BERTRAND. »

Cette deuxième défaite de l'ennemi lui avait encore coûté 2 000 hommes. Après ce beau combat, le 4e corps reprit l'arrière-garde de l'armée qu'il protégea jusqu'à ce qu'elle eût franchi le Rhin, dont nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres.

## SIÈGE DE MAYENCE

« Napoléon voulant réserver à la défense de Mayence ce qu'il avait ramené de meilleur, dit un historien célèbre, y laissa le 4e corps sous le général Bertrand ». Mais dans quel état était-il ? La situation du régiment, établie quelques jours après son arrivée sous Mayence, peut en donner l'idée :

Situation au 16 novembre 1813.

« Le 137e, de la brigade du baron Toussaint, est commandé par le colonel Gaillard. Ce régiment est à 3 bataillons : 1er, commandant Villien ; 2e, commandant Boursin ; 3e (pas de titulaire) ; mais il est réduit à 2 pour le combat :

| | **EFFECTIF** | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **Présents sous les armes** | | **Absents avec solde** | | **Aux hôpitaux** | |
| | Officiers | Troupe | Officiers | Troupe | Officiers | Troupe |
| Etat-Major | 14 | 20 | « | « | « | 3 |
| 1er bataillon | 9 | 135 | « | 5 | 6 | 170 |
| 2e bataillon | 6 | 127 | 1 | 7 | 7 | 172 |
| 3e bataillon | 3 | 131 | « | 6 | 2 | 197 |
| Totaux | 32 | 413 | 1 | 18 | 15 | 542 |

Les corps de troupe furent réorganisés, en les renforçant des débris de l'armée et, pour donner plus de consistance à ce 4e corps si éprouvé, un décret fixa ainsi sa nouvelle composition :

**ORDRE DU 7 NOVEMBRE 1813.**

« Le 4e corps commandé par le général **BERTRAND** sera composé de la 12e division, de la 13e, de la 51e et de la 32e ……..
……

» La 12e division sera composée ainsi qu'il suit : 4 bataillons du 8e léger ; 5 bataillons du 13e de ligne ; . 4 bataillons du 23e ; 3 bataillons du 137e, 2 bataillons du 5e ; 1 bataillon du 96e. »

» Cette division sera commandée par le général Morand.

*Signé* : NAPOLÉON ».

Pour ampliation :
*Signé* : ALEXANDRE.

C'était au total 15 000 hommes de troupe environ, auxquels allaient venir s'ajouter à peu près autant d'isolés et de traînards qui venaient se réfugier dans la place, apportant avec eux une maladie terrible, le typhus, que la santé de nos soldats, déjà appauvrie par la fatigue et les privations, allait aider à faire des victimes dans une proportion désastreuse : de 30 000 hommes, il n'en resta bientôt plus qu'une quinzaine de mille, et cependant c'est avec ces faibles troupes que Mayence va soutenir un siège de cinq mois.
Peu de temps après avoir pris le commandement de la place et du corps qui l'occupait, le général **BERTRAND** fut nommé grand Maréchal du Palais, en récompense de ses services, et céda ses doubles fonctions au général **MORAND**. Le général **DAMAS** remplaçait celui-ci dans le commandement de sa division. A peu près à la même date, la dignité de baron de l'Empire était conférée au colonel **GAILLARD** du 137e, le chef de bataillon **VILLIEN**, commandant du 1er bataillon, était nommé Officier de la Légion d'honneur et 9 officiers et 2 adjudants sous-officiers étaient faits Chevaliers de l'Ordre.

La place fut investie sur la rive droite du Rhin par le 1er corps prussien et sur la rive gauche, après le passage du fleuve, par des troupes russes du corps de **LANGERON**.

Les nombreux ouvrages qui entouraient la place et, mieux encore, le caractère ferme et résolu du général **MORAND** que les ennemis avaient appris à connaître, enlevèrent au duc **de SAXE-COBOURG** qui commandait l'armée assiégeante, toute idée de s'emparer de Mayence autrement qu'avec le temps et par la faim. De notre côté, les typhiques encombrant les hôpitaux, aucune action extérieure ne nous était permise. Une seule fois, le 5 janvier 1814, on fut obligé de donner de l'air à nos avant-postes dont l'ennemi s'était par trop rapproché ; trois régiments sortis à la fois par les deux rives du Rhin, du côté de Cassel et du côté de Mombach, furent engagés dans cette opération et rentrèrent le même jour dans Mayence après avoir dégagé notre première ligne.
Pendant quelque temps, l'épidémie eut une recrudescence telle que les effectifs des Régiments ne suffisaient plus à la défense des postes dont ils avaient la garde et que le gouverneur ordonna aux officiers eux-mêmes de s'armer de fusils pour coopérer à leur défense.
Jamais cependant l'ennemi ne fut tenté d'aborder nos ouvrages et il n'entra dans la ville que lorsque le général **MORAND** reçut l'ordre du gouvernement français de cesser les hostilités. Le 17 avril 1814, il remit le commandement de la place au général **de la MOTTE**, commissaire des alliés.
Cinq jours après, le drapeau tricolore fut amené ; le drapeau blanc fut hissé à sa place. Les canons des forts les saluèrent l'un et l'autre. Chez tous les spectateurs de cette grande scène, l'impression fut solennelle, triste, douloureuse. Dans son dernier ordre, le général **MORAND** disait : « La cocarde blanche sera prise par toutes les troupes » et il rendait compte le même jour qu'il avait été obligé de faire taire les bruits et les murmures.
Les débris de cette armée qui avaient vu *Lützen, Bautzen, Hanau* virent disparaître, la mort dans l'âme, l'aigle et les trois couleurs et suivirent d'un regard ému le dernier flottement du noble étendard sous lequel ils avaient vécu, triomphé, combattu et souffert.
Le 4e corps resta dans Mayence jusqu'au 4 mai. A cette date le duc **de SAXE-COBOURG** vint prendre possession de la ville. Nous dirons tout à l'heure ce que devint le Régiment après son départ de Mayence.

## CAMPAGNE DE 1813-1814 EN ITALIE

Après le départ du corps d'armée que commandait le général **BERTRAND**, l'Italie se trouva dégarnie de troupes. Les dépôts qui y étaient restés, au nombre desquels se trouvait celui du 137e, et qui portaient en masse le nom d'armée ne pouvaient ni en recevoir l'organisation ni surtout en faire le service, et leur faiblesse était telle qu'en vain aurait-on voulu, en les réunissant, former un petit nombre de bataillons actifs.
Aussi l'Empereur y envoya-t-il dès le mois de mai 1813, le prince **EUGÈNE** qui réunit, au grade de général en chef, le titre de magistrat suprême du royaume et organisa en armée les 51 à 53 000 hommes qui furent mis, vers la fin de l'année, à sa disposition pour la défense du territoire.

## CONSTITUTION DES 4e ET 5e BATAILLONS

Le 2 décembre 1813, l'Empereur écrivait à son beau-fils : « Tous les régiments ont leur cadre de 5e bataillon complet. Le 137e va recevoir son 4e bataillon qui se complétera à Mantoue avec la conscription de 120 000 hommes ».
Ce 5e bataillon n'est autre que le dépôt du corps qui avait pris, ainsi que chaque dépôt du reste, dénomination nouvelle. Au nôtre avaient été affectés 458 conscrits de Legnago et 500 jeunes soldats de la dernière conscription. Le cadre du 4e bataillon, envoyé d'Allemagne en Italie, avait reçu également un contingent qui provenait, partie des recrutements de la région, partie de la nouvelle levée.

Le major **OLIVET** prit le commandement de ces deux bataillons qui constituèrent un autre 137e indépendant de celui renfermé dans Mayence et dont il n'avait reçu en héritage que quelques chefs et son numéro.
La situation du 1er février 1814, la première qui ait été établie, le Régiment une fois constitué donne la composition suivante du nouveau corps :

Major OLIVET, commandant du Régiment.

| | **Présents** | | **Emplacement** | **Absents ou aux hôpitaux** | **EFFECTIF** | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **Officiers** | **Troupes** | | | **Officiers** | **Troupes** |
| 1er bataillon (Ct. Staglieno) | 17 | 487 | Turin | 16 | 17 | 503 |
| Détachement de ce Bon | 3 | 138 | Mont-Cenis | | | |
| 5e bataillon (Ct. Meunier) | 18 | 246 | Turin | 289 et 3 of. | 21 | 535 |
| | | | Effectif | | 41 | 1176 |
| | | | Total général | | 1217 | |

Le décret du 19 novembre 1813 prescrivait la formation d'une armée de réserve d'Italie forte de 43 bataillons répartis en 3 divisions. Le 4e bataillon du 137e fut incorporé dans la 1re division de cette armée et à la brigade **SOULIER** qu'il rallia à Turin où les événements de la guerre avaient déjà amené notre dépôt (5e bataillon) précédemment à Vérone. Celui-ci devait être placé à la 3e division de l'armée de réserve ; mais comme il avait versé dans le 4e bataillon ce qu'il avait de meilleur en hommes et en instructeurs, ne gardant que des ouvriers employés à l'arsenal, des malingres ou des hommes à réformer, il ne put pas être endivisionné : au demeurant, c'était le cas de tous les bataillons qui devaient constituer cette 3e division (*situation du gouvernement général au delà des Alpes et de l'armée de réserve d'Italie à la date du 15 février 1814)*.
Le nouveau 137e, ainsi que les autres corps formés à cette époque, était exclusivement composé de soldats n'ayant jamais vu le feu ; leur habillement réduit au strict nécessaire, leur armement composé de tous les éléments qu'on avait pu réunir ou réparer, étaient loin d'en faire une troupe modèle. Pour ne citer qu'un détail, nous voyons, le 1er février 1814, le Régiment accuser réception de *410 fusils d'infanterie, 137 fusils de dragons et 150 fusils étrangers,* destinés à l'armement des conscrits : le reste était à l'avenant.
Les recrues étaient cependant exercées avec une persévérance soutenue « par 80 instructeurs pris souvent parmi les soldats les plus instruits et remplis de zèle et d'intelligence ». *(Situations de la division du 5 février et du 15 mars — parag. relatif au 137e.)* -

Dans les premiers jours du mois de février, le 4e bataillon, fort de 21 officiers et 582 hommes sous le commandement du chef de bataillon **STAGLIENO**, avait quitté Turin pour se rendre à Alexandrie où se concentrait la 1re division. Il resta dans cette place jusqu'au 26 février, date à laquelle il se mit en marche pour Plaisance. Quelques jours après son départ, le 3 mars, le prince

**Camille BORGHESE,** gouverneur général des départements au delà des Alpes, écrivait au ministre de la guerre : « Le 4e bataillon du 137e, le 4e bataillon du 12e de ligne et le 6e bataillon du 1er léger que j'avais envoyés à Plaisance sur la demande de S. A. I. le vice-roi, partiront de cette place le 6 du courant si toutefois rien ne s'oppose à l'exécution des ordres que je donne, et seront à Chambéry vers le 24. . . …….
……...

» A l'instant même, je reçois une lettre du vice-roi qui me demande tout ce qu'il y a dans les dépôts de mon gouvernement et qui m'empêche de disposer des trois bataillons qui sont à Plaisance.
« Je puis d'autant moins m'opposer à ce que ces trois bataillons restent à l'armée d'Italie, en ce moment à cheval sur le Pô et marchant sur Parme, que le vice-roi a la haute main sur tout, en sorte que mon commandement est illusoire et que l'armée de réserve d'Italie n'existe pour ainsi dire que sur le papier ».
L'ordre de former une nouvelle division à Chambéry, où le major **OLIVET** avait déjà été envoyé pour être employé à l'état-major de cette division, et l'avis que la 1re division de réserve, arrivée à Plaisance, avait pris le contact de l'ennemi, étaient arrivés à la fois. Il n'était plus possible, après ce dernier renseignement, d'enlever 3 bataillons à la faible 1re division dont le général **MANCUNE** venait de prendre le commandement ; elle ne comprenait, en effet, que 186 officiers et 4 792 hommes de troupe qui allaient avoir affaire aux 30 000 ennemis que commandait l'archiduc **Charles**.

Impuissante à les arrêter, la division du général **MANCUNE** ne put que se retirer en combattant. Ce fut elle qui tira les derniers coups de fusil de cette campagne à laquelle le gouvernement provisoire de la France mit fin par un décret qui parvint au 137e d'Italie, quelques jours après qu'il avait été porté à la connaissance du 137e d'Allemagne.

## SUPPRESSION DU RÉGIMENT

Après la cessation des hostilités, une ordonnance royale, datée du 12 mai 1814, réduisait l'infanterie à 90 régiments de ligne et à 15 régiments d'infanterie légère. Les éléments français des corps supprimés devaient être répartis dans les 105 régiments maintenus.
Les 2 bataillons de Mayence avaient quitté cette place pour tenir garnison à Verdun et être versés dans le 32e de ligne ; les 2 bataillons de l'armée d'Italie avaient été dirigés sur Besançon pour entrer dans la composition du 24e de ligne qui s'organisait dans cette ville. Les uns et les autres, à la suite des libérations, ne comprenaient plus guère que des cadres ; c'est ainsi que les 2 premiers bataillons ne comptaient, au moment de leur suppression réelle, que 24 officiers et 102 hommes de troupe ; les 2 autres n'avaient, alors, que 14 officiers à leur effectif.

Le 15 juillet 1814, les 1er et 2e bataillons à Verdun[1], les 14 officiers des 2 autres bataillons à Saint-Amour, petit village du Jura qu'ils traversaient pour se rendre à Besançon, passèrent une dernière revue : la dissolution effective du 137e fut prononcée dans ces deux endroits à la fois. - Un dernier ordre bref, simple, marqua la fin de sa carrière. Cinquante-six ans après, jour pour jour, éclatait la guerre de 1870.

---

1 Le 3e avait été versé dans les deux autres.

Historique du 137e régiment d'infanterie 1813-1814 – Auteur : Jaquin, lieutenant – Imp. L.P. Gouraud, Fontenay-le-Comte - 1890 – Bibliothèque municipale de Lyon/numelyo – cote : 378051 – Droits : licence ouverte – saisie : 2024

## ETATS DES SERVICES

## DES

## COLONELS AYANT COMMANDE LE REGIMENT

## EN 1814

**COLONEL Baron GAILLARD**
**Louis Charles**

Né le 7 novembre 1771, à Romans, canton dudit, département de la Drôme

| Corps où les services ont eu lieu et positions diverses | Grades ou Emploi | Dates des promotions ou des cessations d'activité |
|---|---|---|
| Chasseurs royaux du Dauphiné | Soldat | 3 janvier 1788 |
| d° | Caporal | 10 octobre 1788 |
| d° | Sergent-fourrier | 15 janvier 1789 |
| 3e bataillon de la Drôme | Sous-lieutenant | 16 mai 1792 |
| d° | Lieutenant | 25 mai 1792 |
| d° | Capitaine | 17 octobre 1793 |
| Légion de Montagne devenue 39e demi-brigade en ensuite 4e de ligne | Chef de bataillon | 25 octobre 1795 |
| | 1er aide-de-camp du général de division Gardanne | 15 avril 1804 |
| 84e régiment de ligne (par ordre du ministre) | Chef de bataillon | 4 février 1808 |
| 1er régiment léger | Major | 13 janvier 1809 |
| 137e régiment de ligne | Colonel | 16 janvier 1813 |

## CAMPAGNES

Armée des Pyrénées-Orientales. - An II et an III.
- d'Italie et Royaume de Naples. - ans IV, V, VI, VII, VIII, IX, X et XI.

Siège de Toulon. - 1792-1793.
Armée d'Italie et Royaume de Naples. - ans XII, XIII, XIV, année 1806.
Armée de Pologne. - Années 1807 et 1808.
- d'Espagne. - Année 1809.
- de Catalogne. - Année 1812.

Grande Armée. - Année 1813.

## BLESSURES

Coup de feu à l'épaule droite au siège de Toulon.
Coup de feu à la jambe droite à Résolu, le 2 ventôse an II, à l'armée des Pyrénées-Orientales.
Eclat d'obus au côté droit au siège de Dantzik.
Blessé à la cuisse gauche, à la bataille de Castillon, le … an IV.
Coup de feu au siège de Saragosse.

## DECORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, le …
Officier de la Légion d'honneur, le 22 juin 1813.

## TITRE

Baron de l'Empire, le 19 novembre 1813.

_____

*NOTE PARTICULIERE*

Le colonel Gaillard est enterré dans le cimetière de Romans, sa ville natale. Sur sa tombe, on lit l'inscription suivante :

**AU COLONEL BARON GAILLARD**
**OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS**
**NE A ROMANS, LE 7 NOVEMBRE 1771**
**MORT LE 20 AOUT 1825**
**PAR SES AMIS**

---

**NOMS DES OFFICIERS**
**TUES OU BLESSES**
**DONT FONT MENTION LES REGISTRE MATRICULES DU CORPS**

_____

| | |
|---|---|
| 23 mai 1813, à Bautzen, | DUPLAN, capitaine, tué. |
| d° | DURANDEAU, lieutenant adjudant-major, tué |
| d° | OLIVET, major, blessé |
| d° | STAGLIENO, chef de bataillon, blessé |
| d° | DEGAND, capitaine, 2 blessures |
| d° | LOHYER, capitaine, blessé |
| d° | MAUBORGNE, capitaine, blessé |
| d° | SIMEON, capitaine, blessé |
| d° | BERTAU, capitaine, blessé |
| d° | TROLLET, capitaine, blessé |

| | |
|---|---|
| d° | COVA, capitaine, blessé |
| d° | GUILLOT, capitaine, blessé |
| d° | LANTERA, lieutenant, blessé |
| d° | GEZ, lieutenant, blessé |
| d° | VENET, lieutenant, blessé |
| d° | DESOTEUX, lieutenant, blessé |
| d° | A. PERRET, sous-lieutenant, blessé |
| d° | SIRY, sous-lieutenant, blessé |
| d° | LEFEBVRE, sous-lieutenant, blessé |
| d° | CARDON, sous-lieutenant, blessé |
| d° | PENAUD, sous-lieutenant, blessé |
| d° | SOZZY, sous-lieutenant, 2 blessures |
| d° | PICARDI, sous-lieutenant, blessé |
| d° | PERRAULT, sous-lieutenant, blessé |
| 28 mai 1813, à Hoyerswerda | DUCHOQUE, chef de bataillon, tué |
| d° | BACCI, lieutenant, tué |
| d° | MATHEI, lieutenant, tué |
| d° | TROLLET, capitaine, blessé |
| d° | DAROISIN, lieutenant, blessé |
| d° | DAROISIN, sous-lieutenant, blessé |
| 5 septembre, à Zahan | JOLY, capitaine, blessé |
| 5 septembre, à Wittenberg | TARDUCCI, lieutenant, blessé |
| d° | DAROISIN, sous-lieutenant, blessé |
| 6 septembre, Juterbogk (Dennewitz) | SAUR, capitaine, tué |
| d° | EMERY, capitaine, tué |
| d° | BIRON, capitaine, tué |
| d° | SPACCHETTI, lieutenant, tué |
| d° | MASSA-SALUZZO, sous-lieutenant, tué |
| d° | OLIVET, major, blessé |
| d° | CONRAY, capitaine, 2 blessures |
| d° | LEROMAIN, capitaine, blessé |
| d° | DELUCHI, lieutenant, blessé |
| d° | HENOCQUE, lieutenant, blessé |
| d° | WIRT, lieutenant, blessé |
| d° | BIRON, lieutenant, blessé |
| d° | FILLIARD, lieutenant, blessé |
| d° | GOUIRAN, sous-lieutenant, 2 blessures |
| d° | GIBEAU, sous-lieutenant, blessé |
| d° | NICOLAS, sous-lieutenant, blessé |
| d° | LEFEBVRE, sous-lieutenant, blessé |
| d° | FOGLIETTA, sous-lieutenant, blessé |
| d° | CRAVELLI, chirurgien sous-aide-major, blessé |
| 24 septembre Wartenburg | GAUTHIER, capitaine, tué |
| d° | DESOTEUX, lieutenant, tué |
| d° | BROSSARD, chef de bataillon, blessé |
| d° | PERRET, capitaine, blessé |
| d° | DEMEVA, lieutenant, blessé |
| d° | PETIT, sous-lieutenant, blessé |

| | |
|---|---|
| d° | SIRY, sous-lieutenant, blessé |
| d° | FOGLIETTA, sous-lieutenant, blessé |
| d° | JACOPELLI, sous-lieutenant, blessé |
| d° | PETIT-CUNEO, sous-lieutenant, blessé |
| 24 septembre Wartenburg | A. PERRET, sous-lieutenant, blessé |
| 18 octobre, Leipzig | SIMEON, capitaine, tué |
| 19 octobre | CUNEO, capitaine, blessé |
| 18 octobre | LOHYER, capitaine, blessé |
| d° | MAUBORGNE, capitaine, blessé |
| d° | BREUILLE, capitaine, blessé |
| d° | PERARD, capitaine, blessé |
| d° | JOLY, capitaine, blessé |
| d° | LECLERC, lieutenant, blessé |
| d° | MARIES, sous-lieutenant, blessé |
| d° | CHANIAS, sous-lieutenant, blessé |
| d° | NICOLAS, sous-lieutenant, 2 blessures |
| 30 octobre, Hanau | NICOLAS, sous-lieutenant, blessé |
| 4 mars 1814, Mayence | GIBEAU, sous-lieutenant, blessé |

## DECORATONS DE LA LEGION D'HONNEUR

*Officiers*

GAILLARD, colonel (décret du 22 juin 1813).
VILLIEN, chef de bataillon (décret du 19 novembre 1813).

*Chevaliers :*

VILLIEN, chef de bataillon (décret du 22 juin 1813)
STAGLIENO - -
BROSSARD - -
LOHYER, capitaine -
DEGAND, capitaine -
LACOSTE, adjudant-major -
WIRT, lieutenant -
BOUCHER, sous-lieutenant -
COCITO, sergent -
GUYON, sergent -
CARDON, lieutenant (décret du 30 juin 1813)
LEFEBVRE, sous-lieutenant -
PICARDI, sous-lieutenant -
MAUBORGNE, capitaine (décret du 22 juillet 1813)
MARTIN, capitaine -
COVA, capitaine -
PIERRE, capitaine -
EMERY, capitaine -
GAUTHIER, capitaine -

Ancestramil

JOLY, capitaine -
MERCHE, adjudant-major -
BIRON, lieutenant -
DESOTEUX, lieutenant -
CORSINI, lieutenant -
HENOCQUE, lieutenant -
BUISSON, lieutenant -
MASSA-SALUZZO, sous-lieut. -
SIRY, sous-lieutenant -
DEJEAN, sergent -
LOVERA, sergent -
GARET, sergent -
ISNARD, sergent -
CONRAY, capitaine (décret du 19 novembre 1813)
MARY, capitaine -
PERARD, capitaine -
LEPINE, capitaine -
CARDUCCI, lieutenant -
LECLERC, lieutenant -
MARIES, sous-lieutenant -
DAROISIN, sous-lieutenant -
PERRAULT, sous lieutenant -
BEGOUIN, adjudant sous-officier -
THEO, adjudant sous-officier -

**********

Ancestramil